France
ILLUSTRATION

N° 86 — 24 MAI 1947 — 40 FRANCS

Hoover Institution Library

Phot. U. P.

UNE GRANDE FIGURE DE L'UNION FRANÇAISE : FÉLIX ÉBOUÉ

A Bordeaux et à Paris viennent de se dérouler des cérémonies à la mémoire du grand Français noir Félix Éboué, gouverneur général de l'A. E. F., qui des premiers répondit en 1940 à l'appel du général de Gaulle. A Paris, le 18 mai, la place Daumesnil a reçu le nom de Félix Éboué. A Bordeaux, le 15, l'ancien chef du gouvernement provisoire avait prononcé un grand discours sur l'Union française devant 120.000 personnes, massées sur les Quinconces. — Voir pages 503 et 504.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE NUMÉRO SPÉCIAL D'ÉTÉ
DE
France ILLUSTRATION
PARAITRA LE 7 JUIN
225 FS.

RETENEZ LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL

CE NUMÉRO EST COMPRIS DANS LES
CATÉGORIES D'ABONNEMENT 3 ET 4

ÉVOLUTION POLITIQUE DES U.S.A.

J'AVAIS quitté New York en novembre 1946, le jour même des élections générales qui devaient donner au parti républicain, écarté du pouvoir depuis de longues années par le règne de F. D. Roosevelt, l'écrasante majorité que l'on sait. Je suis revenue aux Etats-Unis après six mois d'absence au cours desquels les républicains se sont installés à la Chambre des représentants et au Sénat, l'administration démocrate, toutefois, demeurant en place avec Harry Truman à la Maison Blanche. Je note, ici, de profonds changements, là, certaines modifications, ailleurs, des personnalités et des idées nouvelles. C'est le bilan de cette évolution que je voudrais dresser, la cohésion du sentiment national américain n'étant pas en cause, non plus que sa loyauté vis-à-vis d'un certain nombre de lois écrites ou non écrites constituant le patrimoine de l'humanisme occidental.

Le fait dominant demeure le récent discours du président Truman définissant la démocratie et la politique des Etats-Unis pour la défense de cette démocratie — message qui a eu pour effet immédiat, tant sa résonance a été profonde dans le pays, de redonner à son auteur un prestige que la victoire du parti républicain lui avait dérobé et une autorité que lui contestaient les fanatiques partisans de son illustre prédécesseur. Il est possible que lors des élections présidentielles de 1948, Harry Truman fasse grande figure comme candidat du parti démocrate contre les chefs variés du parti républicain, dont les chances évaluées présentement par les experts vont, dans l'ordre décroissant, de Dewey (environ 60 %) à Stassen (environ 8 %) en passant par Taft (20 %) et Vandenberg (12 %).

Les motifs qui ont poussé le président Truman à se croiser aussi explicitement contre les tenants de toute idéologie totalitaire ont, certes, été divers. En automne encore les Etats-Unis souffraient d'une sorte de complexe d'infériorité qui se manifestait par des doutes déchirants sur la valeur morale de leur prodigieuse victoire militaire. Le pays, démobilisé, s'apercevait que la planète restait à organiser et que, détenteur de la bombe atomique, il lui faudrait, dans la paix, participer à des responsabilités internationales plus lourdes que pendant la guerre. Or, dans les conflits intérieurs, pas plus que dans les discussions étrangères, il ne savait au nom de quelle ethique présenter les solutions qui lui paraissaient souhaitables. Les paroles du président Truman l'ont délivré de cette angoisse. Comblant d'aise les diplomates d'ancienne école soucieux d'étayer les thèses américaines sur de solides considérations morales, elles n'ont pas déplu aux jeunes agents enclins à répondre aux nations qui viennent quêter à Washington vivres et monnaies : « Mais, d'abord, êtes-vous avec nous dans le conflit d'idées qui divise actuellement le monde et se résoudra peut-être un jour par les armes ? » Le secrétaire d'Etat Byrnes a laissé la réputation d'un homme habile, aimant à transporter dans les négociations extérieures l'esprit de compromis habituel aux praticiens du Capitole. Reflétant l'incertitude de l'opinion publique, son comportement se caractérisait par une souplesse et une affabilité laissant la porte ouverte aux règlements amiables qui eussent déchaîné l'enthousiasme de la population éprise de bonheur universel autant que de commerce mondial. Démocrates et républicains mettaient alors leur espoir dans l'*Organisation des Nations Unies*. Grande propagande était menée pour les principes qu'ils avaient dédaignés à Genève autrefois. A Lake Success, les Etats-Unis et la Russie, entourés de leurs satellites respectifs, allaient reconstruire le monde. Mais les événements donnèrent un rude démenti à cette vision biblique. Aucune conférence n'aboutissait. Le sentiment général, qui jusqu'alors avait été favorable à la continuation des ententes nées de la guerre se modifiait. La masse des *fellow-travellers* — traduisez : des sympathisants, des compagnons de voyage de la Russie soviétique — s'amenuisait. L'ensemble des Etats-Unis prenait conscience des irréductibles différences philosophiques se traduisant sur le plan politique, qui empêchaient toujours et chaque fois les colloques russo-américains d'aboutir. Succédant à M. Byrnes et personnifiant une autre manière de penser du pays, le général Marshall conduit maintenant les affaires extérieures. Un soldat, et non plus un sénateur. La clarté du général Marshall, sa résistance, sa pointe offensive même sont quasi unanimement approuvées. Elles renforcent la position du président Truman. Le parti républicain se sent quinaud. Il n'eût pas choisi chef plus pertinent pour conduire le département d'Etat.

C'est dire que le voyage de M. Wallace en Europe a été commenté d'une façon très généralement défavorable. Avec l'impartialité documentaire qui les caractérise, les grands journaux de la côte Est ont publié ses déclarations *in extenso*, mais ils en ont relevé vivement le fond et la forme. Au Sénat, les remous ont été violents. D'aucuns demandaient que le passeport de l'ancien ministre du Commerce lui fût retiré, sous prétexte d'inconvenance, voire de déloyauté, ou, pire, de conduite inconstitutionnelle. Mais le libéralisme du régime a prévalu. M. Wallace a terminé son tour de propagande, n'engageant que lui-même. Sincère, intelligent, ambitieux, fort de son intimité avec Roosevelt, dont il tente de symboliser la tradition, sans doute a-t-il parlé en vue d'un avenir personnel lointain, spéculant sur une crise économique dont l'éventualité est redoutée de tous et qui, à son idée, pourrait modifier profondément, sinon annihiler l'antagonisme que l'on sent monter de toutes parts contre la Russie.

Examinons, du point de vue européen, les conséquences nouvelles de la position si nette de la Maison Blanche. Le Sénat vient d'approuver, avec quelques délais, mais à une écrasante majorité, l'aide à la Grèce et à la Turquie. Ce n'est pas l'aspect financier de cette aide qui a retenu principalement l'attention des parlementaires, pourtant fort soucieux d'économies et si avares de deniers quand il s'agit de maintenir la coûteuse occupation de l'Allemagne. Il a été bien compris qu'il s'agissait de maintenir et, en Turquie, de renforcer les positions politiques que d'Angleterre ne pouvait plus tenir et qui comportaient la maîtrise de la Méditerranée. Deuxième étape : le bloc occidental. L'idée s'est cristallisée maintenant, mais maintenant seulement, qu'il serait dangereux de laisser le champ libre, dans l'Europe de l'Ouest, à la propagande rouge, et, malgré le dégoût croissant que la misère et la décomposition de notre continent inspirent à la majorité américaine, les élites responsables se préoccupent de sauver, au sein des *Western Powers*, les formes d'existence politiques et sociales analogues aux normes de la vie anglo-saxonne. Cependant, arrivés à ce point du raisonnement, les Américains ne sont plus unanimes. Nombreuses, hélas ! sont les notabilités jugeant que le désirable Bloc occidental doit s'axer sur l'Allemagne et tendent à combattre les partisans de l'idée que la France doit demeurer la force majeure d'un libéralisme rénové.

Cette sympathie pour l'Allemagne, qui paraît impardonnable aux meilleurs Français, à ceux qui ont combattu dans les rangs de la Résistance, s'explique par l'importance des éléments indigènes germano-américains, qui, antinazis, sont néanmoins restés attachés à l'idée de la grandeur allemande. De plus, soldats et officiers de l'armée américaine ont gardé meilleur souvenir de leur occupation en Allemagne que de leur séjour en France. Les ex-hitlériens se montraient avec eux disciplinés, travailleurs, aimables, prêts à tout pour sauver ce qui pouvait l'être du Troisième Reich. Aux bords du Rhin, l'oncle Sam n'avait qu'à commander. Il était obéi. Les Français, bien sûr, se révélaient tout autres. Depuis la montée croissante du parti communiste français, ses ardentes campagnes contre le capitalisme américain, son inspiration stalinienne ont encore amené de l'eau aux moulins des partisans de la reconstruction germanique sous le contrôle des cadres américains et britanniques. D'où les difficultés rencontrées par les diplomates français pour obtenir le charbon de la Ruhr. D'où encore les hésitations de Washington à aider substantiellement la France par des emprunts ou des envois de denrées. D'où enfin l'intérêt extrême suscité par la rentrée en scène du général de Gaulle. Il est respecté et connu. Respecté pour son intégrité, son patriotisme, son absence d'intentions dictatoriales. Et connu, dans un pays qui aime les noms, qui ne sait plus que ceux de nos vieillards et dont un citoyen me disait drôlement, en levant les bras au ciel . « Votre M. Ramadier ne semble pas avoir été connu de notre F. B. I. (Intelligence Service). » Les étapes du *big Charles* sont donc minutieusement suivies. Les correspondants américains à Paris donnent beaucoup de détails sur les réactions des partis et des hommes de gauche vis-à-vis du rassemblement qu'il a tenté et décrivent abondamment les obstacles dressés sur son chemin. Les cercles gouvernementaux se montrent réservés. La complexité de la politique française les décourage et les effraie.

Je ne terminerai pas cette partie de mon exposé sans me laisser aller à une certaine spéculation sur l'avenir. Le fait que les Etats-Unis aient trouvé ce *credo* qui leur manquait tant et sachent maintenant de quel principe ils veulent se faire les champions les amènera, demain, à reviser leur division du monde en « zones d'influence » qui était à la base même des accords interalliés conclus par le président Roosevelt. Le Kremlin ne pouvait pas s'en tenir à ces zones, l'essence du communisme étant de se montrer une doctrine de combat jusqu'à son triomphe universel. Par réaction, Washington non plus ne pourra s'y tenir. La propagande marxiste poussera les Etats-Unis à la défense plus vive et plus générale de la démocratie occidentale, et, peu à peu, dans tous les pays, les deux thèses s'affronteront obligeant les Américains qui répugnaient et répugnent encore (par isolationnisme, par individualisme, par libéralisme) à créer partout leur propre colonne.

Issus du même credo, des principes de politique intérieure se sont affirmés qui se trouvaient encore dans les limbes en novembre. Pour que vive la démocratie ancienne et que l'individu soit protégé dans cette démocratie, républicains et démocrates ont dû prendre position vis-à-vis des grèves. Impossible d'entrer ici dans les méandres des discussions qui opposent chaque jour les unions ouvrières, les employeurs et les mandataires des Etats ou de la puissance fédérale. De ces colloques, la plupart du temps orageux, sortira peu à peu une législation nationale du travail.

Rappelons que depuis la fin de la guerre une série de grèves énormes ont compromis la vie quotidienne du citoyen américain. Des villes entières ont été pendant des semaines privées d'électricité, de gaz, de certaines denrées, de moyens de transport. Actuellement, la grève de 320.000 employés du téléphone empêche toute communication interurbaine. Devant les désastres engendrés par de telles cessations de travail, l'opinion s'est émue et un certain nombre de mesures défavorables aux unions ouvrières ont commencé à prévaloir. Il a été reconnu dangereux pour l'Etat qu'une collectivité pût devenir plus forte que cet Etat lui-même, et des lois sont en gestation qui limiteront le pouvoir des syndicats, comme jadis d'autres lois avaient limité la puissance des trusts tendant à dominer le pouvoir central. Le sénateur Taft préside à l'élaboration de ces lois. Il y met une prudence et une conscience extrêmes, car tout abus de pouvoir contre les forces ouvrières compromettrait ses chances présidentielles. Dans un récent éditorial, le *New York Times* s'exprimait ainsi :

« Rien ne peut justifier l'extravagante accusation de Philip Murray, le président du C. I. O. (*Congress of International Organisations*, syndicat ouvrier d'extrême gauche), traitant les lois en cours d'élaboration de première étape vers un fascisme américain. Les commissions parlementaires qui ont établi ces projets de loi ont entendu deux cent cinquante témoins et pris connaissance de milliers de rapports provenant de tous les secteurs de l'économie. Dès l'orée de la discussion apparaît la nécessité d'une législation qui ne se dresse pas contre l'organisation du travail, mais contre les privilèges et les monopoles de cette organisation. »

Bravant l'impopularité des milieux ouvriers, mais recherchant l'approbation de l'ensemble de l'opinion, républicains et démocrates essaient donc d'en arriver à des lois d'équilibre entre le capital et le travail, qui représenteront un maximum de liberté et de protection pour les citoyens moyens. Mais il est une autre question — une autre issue, comme on dit ici — dont la solution démontrera si une démocratie, sur le plan économique, peut se gouverner elle-même sans avoir recours aux mesures coercitives du dirigisme. Toute l'Amérique est actuellement hantée par la peur d'un effondrement comparable à celui de 1929, dont les ruines ont laissé dans les esprits un souvenir bien plus cruel que les deuils de la World War II. Les prodromes de cet effondrement sont-ils visibles ? Si oui, peuvent-ils être combattus en temps utile ? Montée des prix, donc montée inévitable des salaires ; baisse de l'or, donc baisse de la puissance d'achat du dollar ; dépenses gouvernementales excessives ; saturation prochaine du marché intérieur (treize bas Nylon à la douzaine, alors qu'en novembre les clientes faisaient queue pour en obtenir deux paires) ; difficultés du commerce extérieur avec des nations appauvries, donc crise, crise, crise..., constatent les économistes.

Et ils ont lancé un mot d'ordre : baisser les prix. Dans un prix, l'élément le plus facile à diminuer est celui du bénéfice. Une campagne nationale a donc commencé, ouverte par le président Truman, encore une fois le héraut d'une cause populaire, pour inciter les industriels à limiter volontairement leurs profits et à administrer ainsi au monde, notamment au monde soviétique, la preuve que le libéralisme pouvait trouver en lui-même ses freins. L'expérience réussira-t-elle ? Nul ne saurait le dire, mais la pression de l'opinion publique est si grande que, fort comiquement, les mines les plus déconfites des Etats-Unis se rencontrent dans les milieux qui ont fait les meilleures affaires.

Ainsi va la grande démocratie nord-américaine. Pleine de santé et riche, elle a chassé sa mélancolie d'après guerre, trouve sa raison de vivre et s'essaie à régler sans révolution, grâce à la notion d'intérêt national et à la bonne volonté de chacun, les problèmes où ses ennemis voient sa perdition.

LOUISE WEISS.

LA PALESTINE DEVANT L'O. N. U.

PENDANT six semaines les quatre ministres des Affaires étrangères ont retenu l'attention du monde. C'est qu'ils abordaient enfin le règlement du problème fondamental, celui de l'Allemagne, c'est-à-dire de l'Europe. On sent bien que c'est au delà de ce règlement européen que se trouve cette paix à laquelle on croit malgré tout.

C'est avec espoir, puis inquiétude que l'on a suivi l'œuvre du Directoire mondial, issu du système des Trois, qui pendant six semaines à Moscou a été le centre de toutes nos préoccupations. Cependant, l'Organisation des Nations Unies, qui ne cesse de fonctionner, a pris des décisions qui méritent quelques commentaires.

L'Angleterre avait déposé une plainte contre l'Albanie au sujet des mines mouillées dans le détroit d'Otrante et sur lesquelles des bateaux de guerre anglais ont sauté. Cette affaire s'est terminée par un vote sur un texte reconnaissant la responsabilité de l'Albanie : sept puissances l'ont accepté, deux l'ont refusé, l'U. R. S. S. et la Pologne. L'U. R. S. S. ayant fait usage de son droit de veto, la décision du Conseil reste sans effet. Le débat viendra donc devant l'Assemblée générale.

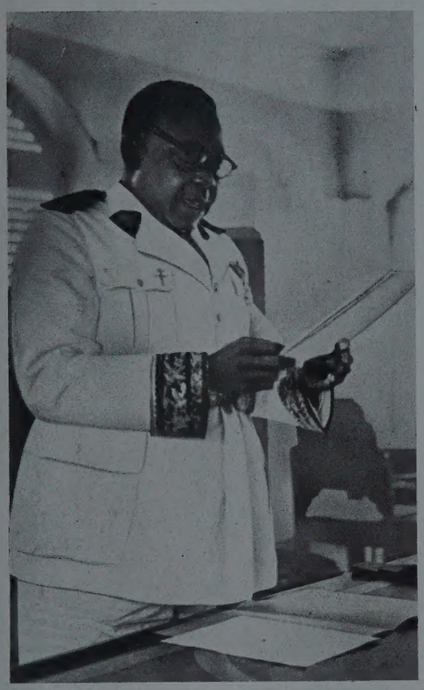
Sur la demande de l'Angleterre, une réunion spéciale de l'Assemblée de l'O. N. U. s'est tenue pour examiner les affaires de Palestine. Vingt-neuf états ont été appelés à donner leur avis sur une question dont nous ne rappelons pas les données parce qu'elles sont aujourd'hui bien connues. Une décision vient d'être prise : l'Assemblée a rejeté les propositions des Arabes de mettre un terme au mandat britannique sur la Palestine et renvoyé l'affaire à une nouvelle commission d'enquête. Londres devra donc continuer à assurer l'ordre et entretenir plus de 100.000 soldats dans son territoire à mandat.

Si donc l'on rapproche Moscou et Lake Success on s'aperçoit que les résultats sont exactement les mêmes : le maintien du « statu quo », qui s'est établi il y a deux ans au moment où la guerre s'est terminée. Ni les Quatre ni l'O. N. U. ne peuvent prendre les mesures qui conviennent et la faiblesse des deux systèmes est presque totale. Le monde risque de se trouver bientôt sans direction comme sans autre frein que celui des intérêts opposés, et cela, c'est exactement le contraire de la construction de la paix que l'on avait rêvée pendant la guerre.

Phot. O. N. U. R. C.

La première session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies, qui groupait vingt-neuf Etats, s'est ouverte à New York pour étudier, à la requête du gouvernement britannique, le problème palestinien : elle a maintenu le mandat britannique sur la Palestine.

A LA MÉMOIRE DE FÉLIX ÉBOUÉ



Félix Eboué dans son bureau du palais du gouvernement général à Brazzaville.

POURQUOI ne ferions-nous pas tout seuls notre petit bloc africain de résistance ? Cette phrase, Félix Eboué la murmurait devant quelques intimes, assis sur un vieux banc, face au Chari. L'armistice n'était pas encore signé. Mais déjà le maréchal Pétain avait annoncé son intention de traiter « dans l'honneur ».

Ce propos, timidement énoncé, devenait vite résolution farouche. Le gouverneur du Tchad se libérait de la tutelle officielle qui le rattachait à l'A. E. F. dès que Boisson décidait de rester du côté de Vichy. Il rejoignait à Fort-Lamy M. René Pleven, envoyé du général de Gaulle. De là partait, le 26 août 1940, l'appel signé d'Eboué et du colonel Marchand : c'était le premier ralliement aux Forces françaises libres de ce que l'on appelait encore l'Empire.

Félix Eboué rentrait ainsi dans l'histoire. « Qui tient le Tchad tient l'Afrique », disait Mangin. Le geste du Tchad devait avoir un immense retentissement. C'est de là que Leclerc partit pour écrire son épopée.

En octobre 1940, Eboué devenait membre du Conseil de défense de l'Empire. Le 12 novembre de la même année, il était gouverneur de l'A. E. F., qu'il s'employait à intégrer à l'effort de guerre, dont l'Angleterre portait alors le poids principal.

A cette tâche l'homme s'est épuisé. La maladie le surprit au Caire, où, venu pour se reposer, il se dépensait encore. Il y mourait le 17 mai 1944, avant d'avoir atteint la soixantaine.

Mais déjà, avant cette disparition prématurée et plus encore depuis, Félix Eboué est apparu sous un autre jour que celui de résistant de la première heure et de grand administrateur des temps de guerre. Ce fonctionnaire colonial français — dont la carrière avait été brillante — était un « Noir », né à Cayenne, en Guyane.

Il avait assimilé la culture française au lycée de Bordeaux, à la Faculté de droit de Paris, à l'Ecole coloniale, d'où il était sorti en 1908. Sa carrière avait été longtemps celle d'un homme peu pressé. N'est-il pas resté plus de vingt-deux ans dans l'Oubangui-Chari, où il a marqué son passage en développant la production cotonnière ? Il en partait en 1930 avec le titre d'administrateur en chef et les fonctions de secrétaire général du Soudan. Après un bref séjour à la Martinique il était nommé gouverneur des Colonies par M. Marius Moutet, et c'est Georges Mandel qui, en 1938, lui avait confié le Tchad.

Mais ce grand fonctionnaire colonial était un homme de couleur. S'il avait assimilé la richesse intellectuelle du Blanc, il aimait l'Africain, le pays africain, la société africaine. Ce que l'on appelait volontiers autour de lui le monde primitif était à ses yeux une civilisation millénaire qui avait façonné des êtres humains.

Tout naturellement, on s'est tourné vers un homme comme Eboué le jour où l'on a voulu trouver un lien autre que la notion d'empire entre la métropole et les territoires d'outre-mer.

C'est alors qu'a commencé pour le gouverneur de l'A. E. F. une autre carrière — une carrière qui ne s'est pas terminée avec sa mort.

On était en 1943. Le sort des armes était virtuellement fixé. On savait déjà que les Nations Unies l'emporteraient, que deux d'entre elles pèseraient sur l'avenir du monde. Or, toutes deux nourrissaient à l'égard de la colonisation des sentiments qui ne laissaient pas de s'afficher. C'est en cette année 1943 qu'a commencé à circuler le mot de trusteeship...

C'était pour la France le moment de repenser sa politique d'empire. Et ce fut, préparée pour le premier mois de 1944, la Conférence de Brazzaville. Les idées d'Eboué, apportées directement par lui ou déjà assimilées par les coloniaux qui étaient là, s'organisaient en doctrine et auraient pu — ou pouvaient — ouvrir une nouvelle phase de la politique africaine de la France.

Félix Eboué, parlant des Africains noirs, ses frères de race, avait « cette parcelle d'amour » que Lyautey jugeait indispensable. *Il voulait les élever « à partir d'eux-mêmes », c'est-à-dire en les traitant « non pas comme des individus isolés et interchangeables, mais comme des humains, chargés de traditions, membres d'une famille, d'un village et d'une tribu ; capables de progrès dans leur milieu et très probablement perdus s'ils en sont extraits.*

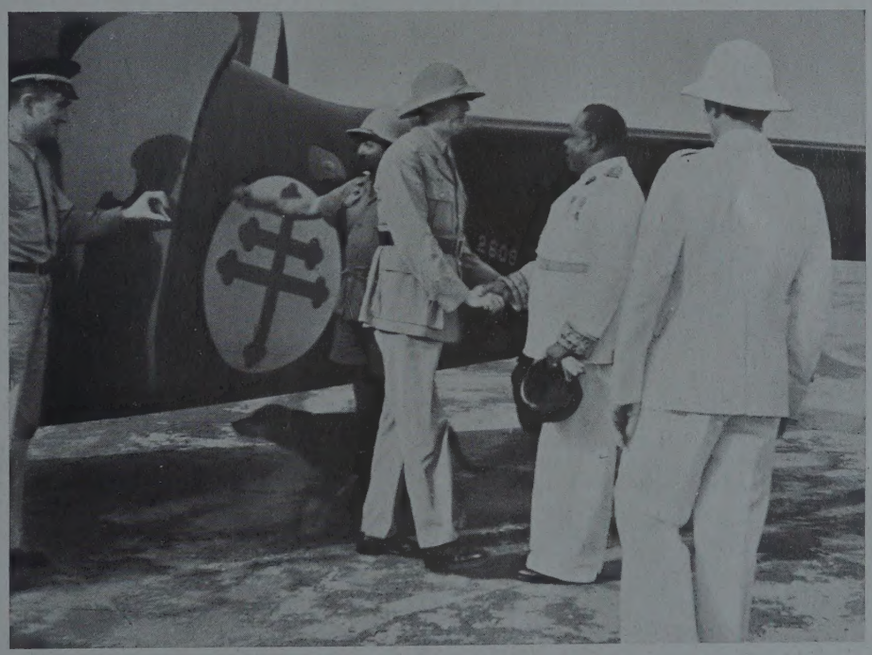
Telle est l'idée directrice de la politique d'Eboué. Elle est proche de la meilleure tradition coloniale française, celle de Lanessan et de Lyautey.

Lanessan, notamment, aimait à répéter : « Il faut gouverner avec le mandarin et non pas contre lui. » De son côté, Lyautey écrivait : « Il y a dans toute société une classe dirigeante sans laquelle on ne fait rien. » Eboué proposait à son tour de respecter les institutions politiques indigènes qui tiennent dans le mot de chef. Et ici Eboué — Noir parfaitement assimilé — aimait à aller jusqu'au paradoxe qui déroute l'Européen. « Tant pis, disait-il, si tel roi s'en vient affublé d'oripeaux grotesques, si son pouvoir repose sur le poison, si l'abus du vin de palme et des femmes l'a abruti avant l'âge ! » Ce roi représente la tradition. Avec sa mauvaise volonté et son incompréhension, il vaut mieux que l'anarchie.

Mais il est des villes où la coutume s'est altérée, où les autorités traditionnelles se sont estompées. On doit alors affirmer l'élite qui existe, cette sorte de bourgeoisie qu'a formée, à n'importe quelle période de l'histoire, le développement des centres urbains. On créera ainsi une classe de « notables évolués », pouvue de droits spéciaux et chargée d'administrer la cité : elle remplacera les cadres anciens disparus.

Cette politique des cadres a comme corollaire une politique de la coutume. Le souci reste de ne pas déraciner l'indigène, de l'élever comme membre d'un milieu et avec ce milieu. On respectera donc les traditions en sachant cependant qu'elles sont appelées à évoluer.

Tant pis encore si certaines coutumes, comme certains rois, choquent l'Européen ! La polygamie, l'abus de la dot, le mariage forcé de la fille, autant de pratiques regrettables. Mais peut-on les arracher du monde noir à coups de règlements et de répressions ? Seul le christianisme substituera une autre discipline familiale à celle qui existe aujour-



Félix Eboué, gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, accueille en janvier 1944 le général de Gaulle, qui vient de présider la Conférence de Brazzaville.

d'hui, parce qu'il apporte seul une idéologie assez forte.

Nous touchons ici à une idée essentielle d'Eboué qui démontre à la fois la largeur de vues de cet incroyant et un sens profond de la réalité humaine et de son évolution.

Pour lui, le Noir peut et doit se rapprocher de la civilisation occidentale, en assimiler ce qu'elle a de meilleur — tout en gardant son originalité africaine. Mais cette transformation ne peut qu'être lente. Et le christianisme a un rôle essentiel à jouer, aussi important que celui qu'il a joué auprès des Blancs.

« Mais, de grâce, aimait à dire Eboué à certains missionnaires, ne soyez pas plus intolérants avec les coutumes africaines que l'Eglise ne l'a été avec certains vestiges du paganisme. Ne chassez pas des sanctuaires et des temples ceux qui font la navette entre l'église et la maison du portier, ceux qui collectionnent scapulaires et fétiches. L'Afrique s'ouvre à peine à l'évangélisation. Pas plus dans ce domaine qu'en aucun autre on ne pourra brûler les étapes. »

Et c'est encore brûler les étapes — et même pis : menacer la race — que de constituer prématurément ces trop grandes exploitations agricoles industrialisées qui, par l'appât du gain arrachent les jeunes hommes des villages à leur vie coutumière, à leurs femmes, à leurs enfants, les transportent dans des cantonnements où se mélangent les tribus et où l'homme s'individualise prématurément.

Ces concentrations ne sont acceptables que dans les cas de nécessité. On devra alors ne pas hésiter à transporter et à reconstituer les villages. Pour le reste, l'Afrique doit s'initier à la culture dans le cadre de la famille et du village. Et Félix Eboué montrait fièrement certaines tribus de l'Oubangui-Chari qu'il avait connues misérables et quasi primitives et qui étaient devenues prospères en trente ans parce qu'il leur avait enseigné la culture du coton sans bouleverser leur vie traditionnelle, c'est-à-dire sans désordre, sans perversion des mœurs.

Que les idées de Félix Eboué fussent révolutionnaires, on s'en douterait à peine en lisant les pages brèves, au style lapidaire, où il a défini « la Nouvelle Politique indigène ».

Ces idées, néanmoins, heurtaient de front un colonialisme périmé, qui s'est rarement exprimé de façon ouverte, mais qui a trop souvent inspiré certains des hommes venus en Afrique avec le souci de bâtir une fortune hâtive. Il est, hélas ! vrai qu'ici et là l'indigène a été traité comme une bête de somme moins forte mais plus adroite que les animaux domestiques. Mais Eboué, socialiste de cœur, écartait aussi implicitement certaines politiques de remplacement, nocives malgré leur inspiration généreuse. Mettre en valeur l'Afrique en la confiant à un supercapitalisme avide de concentration industrielle, même si le Noir bénéficie d'un salaire européen, même s'il reçoit une partie des biens qu'il produit, même s'il dispose d'un bulletin de vote, n'évite pas les méfaits de cette désintégration sociale dont on fait grief au colonialisme. Semer chez les Africains des idées qui sont nées loin de chez lui et sont issues d'une tout autre civilisation est une erreur qui s'appelle démagogie et qui concourt à cette individualisation prématurée.

Le temps est un facteur essentiel des œuvres humaines. Il compte plus que tout autre quand le travail éducatif s'applique à des sociétés. Et, s'agissant des Africains, c'est sur la société que doit porter l'effort : car dans ce monde encore simple l'homme représente peu par lui-même et n'est pas individualisé.

Le général de Gaulle, dès 1943 et avant Brazzaville, avait compris la portée exacte du message d'Eboué. Que la France reçût d'un de ses fils noirs la nouvelle politique à l'égard de ses territoires d'outre-mer, n'était-ce pas la preuve que tout n'était pas condamnable dans le passé et que le présent était riche d'espoir ?

Même si l'on ne passe pas aisément du monde noir à l'Afrique du Nord, à Madagascar ou en Indochine, la pensée d'Eboué est à l'origine de l'Union française.

C'est ce qu'a rappelé, à Bordeaux, le général de Gaulle dans l'hommage qu'il a rendu à Eboué pour le troisième anniversaire de sa mort.

« Le gouvernement, a-t-il dit, qui eut la charge de conduire la nation et l'empire depuis l'effondrement de juin 1940 jusqu'à la libération accomplie, la victoire remportée et la république restaurée, s'honore d'avoir jeté d'avance les premiers fondements des institutions nécessaires. »

Le fait que, deux jours après le discours du général de Gaulle, MM. Marius Moutet et Pierre Bourdan ont inauguré à Paris la place Félix-Eboué prouve que le gouvernement entend continuer cette politique.

Ainsi le gouverneur du Tchad, qui sut, au dire de tous ceux qui l'ont connu, allier les qualités de cœur, d'esprit et de caractère, a-t-il pris place dans la lignée prestigieuse des grands coloniaux, à côté de Lyautey qu'il admirait. Il reste à poursuivre l'application des idées qu'il nous a laissées et, sur elles, à construire véritablement l'Union française. Ce serait celer la vérité que de ne pas dire que l'œuvre est à peine amorcée.

Photographies *France-Illustration* et Gonzague Dreux.

Sur une modeste maison du quartier Saint-Pierre, une plaque, que dévoile le général de Gaulle, évoque le souvenir de Félix Eboué.

M. Henri Vergnolle, président du conseil municipal de Paris, a, le 17 mai, donné à la place Daumesnil le nom de Félix Eboué.

C'est devant une foule énorme que, d'une estrade adossée au quai Louis-XVIII, à Bordeaux, le général de Gaulle a prononcé son discours.

" FRANCE-ILLUSTRATION " EN INDOCHINE (*)

L'ÉCHEC DU VIET-MINH

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

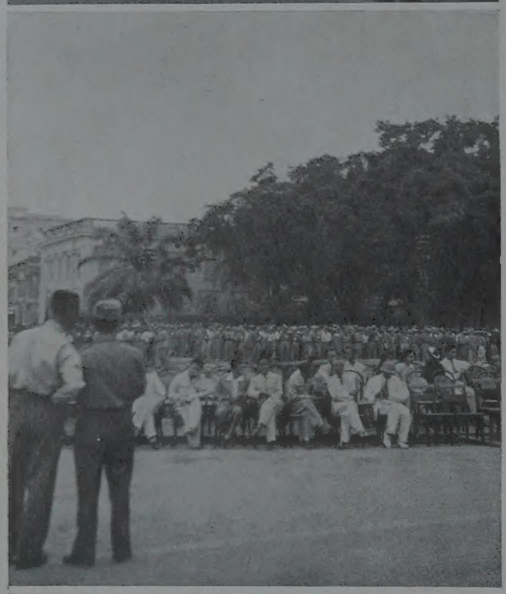
Prêts pour le défilé, dans les rues d'Hanoï, avant les événements du 19 décembre 1946 : un groupe de volontaires extrémistes Tu-Ve, où les femmes, rigides sous les armes, ont un air particulièrement déterminé et fanatique.

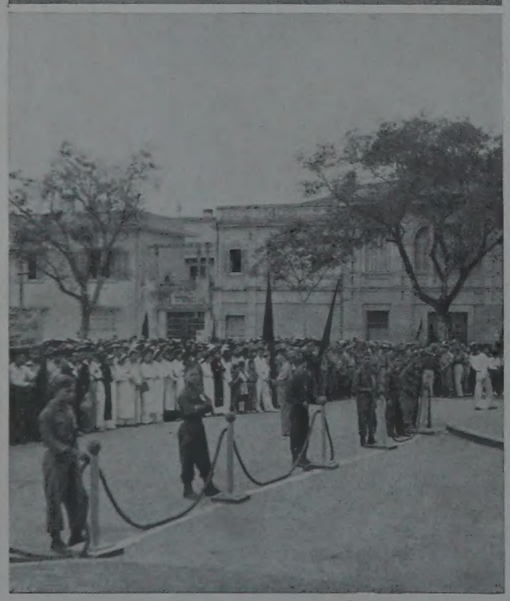
QU'EST-CE que le Viet-Minh ? ai-je demandé à bien des gens à Hanoï — pour ne recevoir que cette réponse trop simple, à base de conviction absolue : « C'est un ramassis de brigands ! » affirmaient les survivants français. A vrai dire, le Viet-Minh est dominé par le sommaire, mais un sommaire qui a été cultivé avec assez d'art par quelques spécialistes pour acquérir toutes les contradictions du phénomène politique, presque du refoulement. Comment l'esprit cartésien pourrait-il comprendre ces Annamites capables de poursuivre à la fois — sans gêne et peut-être avec quelque sincérité — les sentiments les plus contradictoires ? Il existe certainement une différence de structure mentale ; ainsi, il apparaît aux Français qu'Ho Chi Minh a menti au moins une fois quand il déclarait, d'une part, « qu'il faut abattre par la violence l'impérialisme français », et, d'autre part, « qu'il y a un malentendu entre Français et Annamites, mais que très prochainement ce malentendu disparaîtra » ; peut-être n'était-ce pour lui que les deux aspects d'une même vérité ? Il n'est pas de limite en Annam entre la naïveté et le cynisme — il n'est sans doute pas de réalité, sauf dans la superposition des oppositions : de là cette nécessité du contraire, de la contre-mesure qui a fait de ce Viet-Minh un édifice truqué, impraticable à tous, sauf à quelques initiés secrets. Ne serait-ce pas là le but cherché ?

Dans mon embarras, je m'adressai à l'Annamite qui m'avait récemment expliqué son détachement du Viet-Minh. « Une définition ? me dit-il, c'est trop complexe pour cela ; peut-être pourrait-on prétendre qu'il s'agit d'une sorte de société secrète à la recherche de la destruction, presque de sa destruction. Il n'est compréhensible que par la logique du néant, cet atavisme de piraterie et de mort qui a désolé les terres d'Annam pendant des siècles ; c'est le retour à l'ère primitive sous la prétention scientifique. Il est curieux que les principaux chefs du Viet-Minh — en particulier Ho Chi Minh et Giap — soient nés sur une vieille terre de rébellion, dans ce Nord-Annam si turbulent que les empereurs avaient interdit — bien avant le protectorat français — aux mandarins locaux de se rendre dans la cité impériale de Hué. Le bon peuple annamite a compris à sa façon le *modus vivendi* signé par Ho Chi Minh à Paris en septembre dernier : le président se serait exécuté par suite d'un réflexe héréditaire de pirate, sous la crainte d'une quelconque « madagascarisation » — tout en prévenant ses ministres que ce n'était que finasserie pour cause de sûreté personnelle. Cette explication est sans doute fausse, mais caractéristique d'une mentalité fort répandue.

» La compréhension du parti d'Ho Chi Minh ne peut se faire par une formule, il faut creuser par l'analyse : ce mouvement est malgré tout un pot pourri, dont un brassage permanent n'a pas encore anonymisé absolument les éléments apportés par des élèves studieux. Cela se présentait comme une construction à l'occidentale, sous la forme du communisme à l'époque des égards, quand les grandes théories cèdent aux nécessités de l'implantation. On retrouvait dans leur totalité, presque avec démesure, les recettes — non pas du coup de force — mais de la prise ou plutôt de l'engloutissement du pouvoir, à commencer par le doublage. Le Viet-Minh avait organisé un Etat-décor, dont les organes, ajustés comme en quelque mécanique pour exposition, étaient servis, à titre ornemental, par des personnages munis de grands titres et démunis de tout pouvoir : qu'était donc un ministre ? — il ne pouvait pas donner d'ordre sans approbation de l'homme de paille, ou sans instructions impératives arrivées de l'inconnu. Le cas le plus curieux est présenté par l'Excellence oubliée — exactement le sous-ministre des Communications — demeurée à Hanoï au 19 décembre parce qu'elle n'avait pas été prévenue de la nécessité du départ. « Comment » pouvais-je imaginer, s'excusait-elle auprès » des Français, que nous allions vous atta- » quer ? J'ai été surpris, parce que je croyais à » l'ouverture de véritables négociations. » Tous ces figurants d'appartenance intellectuelle, qu'ils fussent utilisés dans les postes gouvernementaux ou en des missions à l'étranger, étaient dangereux par leur bonne volonté — ils entretenaient, souvent avec quelque sincérité, la chimère d'un Viet-Minh raisonnable et débordé, qui ne pouvait se maintenir qu'avec des concessions françaises; ils étaient d'ailleurs dressés peu à peu au visage désolé, au reproche amical et à la menace sous-jacente, comme dans le cas de la Cochinchine. « Pourquoi, » faisaient-ils aux *nouveaux* Français, nous » refuser antidémocratiquement ce grenier à » riz — sachez qu'un Tonkin réduit à lui-

(*) Voir *France-Illustration* des 8, 29 mars, 19, 26 avril et 17 mai 1947.





L'une des manifestations les plus spectaculaires réalisées par le Viet-Minh à Hanoï fut la journée internationale de la jeunesse. L'arrivée des représentants vietnamiens, chinois et hindous, l'installation des personnalités au premier rang de l'assistance, le service d'ordre dense et rigoureux, tout était organisé dans la mise en scène, conçue selon des techniques éprouvées pour galvaniser « l'enthousiasme spontané » des masses.

» même sera toujours comme un loup maigre » et affamé. » Ils avaient complètement oublié — et malheureusement avec bonne foi — l'obstruction obstinée à ce referendum prévu dans l'accord du 6 mars. Ils étaient d'ailleurs aveuglés par la peur du Viet-Minh, d'où une ardeur particulière à afficher la crainte des Français ; « La France revient, elle s'installe, » elle veut faire comme avant... » rabâchaient-ils dans un concert de conformisme. Finalement, tout se pratiquait — même les caresses — dans une atmosphère d'aigreur, avec des grincements de dents ; les personnages les plus vénérables, comme ce lettré de soixante-dix ans qui servait de second apparent à Ho Chi Minh, en arrivèrent à d'étranges incongruités : ce nationaliste de la vieille école ne recourait-il pas, en plein théâtre municipal d'Hanoï, devant de nombreux observateurs étrangers, au terme injurieux de « thang taï » — c'est-à-dire l'individu occidental — pour désigner l'Européen, à la place de l'expression normale de « ong taï », le monsieur occidental. Les vrais chefs se contentaient de positions subalternes : Giap, l'organisateur des armées, n'était même pas ministre de la Guerre, il présidait un organisme peu connu, appelé comité de résistance. Le durcissement récent a montré le Viet-Minh sous son jour véritable, en révélant le parti de lutte des classes qui s'appuie directement sur le peuple, ou plutôt sur les primaires. Les intellectuels sont progressivement éliminés, et il est même arrivé qu'un chef de région ait ordonné l'arrestation de tous les étudiants en tant que tels, parce que « bourgeois ». Les écœurés cherchent à abandonner — mais ce n'est pas un parti à se laisser quitter ainsi. Il n'est pas de véritable dissociation, et par conséquent pas de récupération humaine en quantité, sans la destruction totale de l'armature « dure » des révolutionnaires de profession, qui abritent leur toute-puissance au sein du mystérieux Tong-Bo : ces spécialistes ont bâti un système solide par l'exploitation des mobiles opposés de l'intérêt et de la foi — l'intérêt pour toute la lie qui s'est casée en maître dans la société nouvelle, la foi pour la jeunesse formée aux besognes d'apôtre.

» Le classicisme apparaissait également dans la fabrication artificielle de l'intensité politique — chaque Annamite ayant été détourné de son existence normale à base de rizière et de culte des ancêtres pour « une vie nouvelle » fabriquée seulement avec du Viet-Minh. On fit à la nation entière des injections d'un état d'esprit comparable à celui des premiers chrétiens — il fallait tout abandonner pour l'évangile nouveau et son prophète Ho Chi Minh. Ce fut l'embrigadement dans « l'enthousiasme spontané », chaque citoyen de la République — jusqu'au dernier nha-qué de la plus lointaine province — étant relié à la mystique par une ou plusieurs organisations montées selon les meilleures techniques. Le premier effet de la libération de l'individu fut donc son emprisonnement dans les ligues obligatoires, recouvertes du nom général de salut national ; il y en eut pour toutes les professions (ligues des fonctionnaires, des commerçants, etc.), pour tous les états de la vie (ligues des enfants, des femmes, des vieillards, des malades, etc.) et aussi pour les nécessités fortuites. Leur tâche primordiale était le réchauffement du civisme par des manifestations à mises en scène qui s'accumulaient dans les petits villages comme sur les places de la capitale, pour une progression d'anathèmes et d'exaltations, monotones malgré la variation constante des sujets : que la démonstration fût organisée pour la glorification d'Ho Chi Minh, la dénonciation des appétits français ou la lutte contre l'analphabétisme, revenaient toujours les mêmes effets éprouvés, presque les mêmes mots bruteaux, tant il s'agissait de déverser des leçons apprises. De prime abord, tout cela était un peu « vu » — quoi de plus commun en ce temps que des orateurs au-dessus du ridicule s'adressant à des auditoires pétrifiés, avec le processus habituel de femmes en uniforme et de gosses crispés ? et cependant, le spectacle était impressionnant par ce sérieux solennel des Orientaux qui se prennent au sérieux — la gravité était encore accentuée, aux « journées révolutionnaires », à Hanoï par exemple, par un certain aspect russe, grâce à une décoration avec des canons et des machines — même s'ils étaient en carton. Ce martèlement était achevé par une propagande en forme de nerfs, qui déferlait des sphères supérieures jusqu'aux simplicités villageoises en une marée de journaux, de brochures, d'affiches, d'expositions. Comment le nha-qué, qui attribuait à l'imprimé l'automatisme de la vérité, aurait-il résisté à cette lutte par la plume, qui devait, dans le plan de direction spirituelle, « faire du » peuple entier une force illimitée capable de » barrer la route aux agressions » ? Ce pays à symboles ne fut plus qu'un immense pavoisement de l'étoile jaune sur fond rouge.

» Cette imprégnation fut un succès à contre-coups fâcheux : l'habileté était dans cet effritement indirect d'une société à la Confucius par une simple baignade dans la politique pour la politique, qui économisait une persécution contre des obéissances qui n'étaient pas les siennes. Cela permit de respecter les institutions, à cela près que les notables servirent de boucs émissaires ; c'est à peine s'il y eut des ébauches contre l'esprit, comme l'ordre de sacrifier sur l'autel de la patrie tous les vestiges impériaux — brevets et décorations, par exemple. C'est que le Viet-Minh s'était emparé de la jeunesse par le meilleur et le pire — l'enthousiasme et l'orgueil — sapant ainsi un ordre millénaire fondé sur les hiérarchies familiales. Les gamins, dans la révélation de constituer le sel de la terre, secouèrent les jougs des vénérations classiques, et, délaissant leurs études comme les travaux des champs, se consacrèrent au culte des entités nouvelles et démocratiques. Par tous les villages on assista à des scènes inconcevables pour un esprit annamite : des vieillards furent bafoués par des voyous « qui voulaient tout » casser » — les maîtres n'étaient plus obéis de leurs élèves, qui se rendaient en classe avec des revolvers, c'étaient eux qui votaient ce qu'ils voulaient faire ; cette indiscipline était officiellement encouragée : Ho Chi Minh lui-même, à son retour de France, ne demandait-il pas aux enfants des écoles : « Etes-vous contents de vos maîtres ? » Il se produisit même sur la terre annamite cette nouveauté européenne du drame de famille : des fils ont dénoncé leurs parents comme des réactionnaires ou des traîtres, certains ont osé porter la main sur les auteurs de leurs jours. La désagrégation de la société annamite était attisée par une éthique qui peut remplir Corneille, mais était inconnue dans notre sagesse séculaire : le devoir *a priori*. C'est en son nom que le drame des générations était aussi travaillé en sens inverse ; j'ai personnellement assisté, dans un village lointain, à la monstruosité d'une pièce de théâtre officielle, subventionnée, sur ce thème : un père de famille, insatisfait d'avoir livré à la justice son fils profrançais, obtient des autorités la faveur de l'exécuter lui-même. Enfin, la révolution a aussi atteint cette femme annamite qui, sous ses dehors effacés, possédait des droits juridiques et sociaux supérieurs même aux Américaines ; dans notre société, l'homme pavane, mais c'est l'épouse qui a les idées et détient les cordons de la bourse. Le Viet-Minh l'a arrachée à son rôle primordial, pour la jeter dans l'arène politique : c'est maintenant une amazone, séparée de son foyer et de ses enfants. Par exemple, les jeunes filles ont été instantanément transformées en infirmières parfois munies de blouses blanches et de croix rouges, mais qui tremblaient devant leurs malades. Ces déguisements aboutirent parfois dans le tragi-comique : un jour, ma vieille institutrice annamite, devenue entre temps une mère de famille sans formes et avec enfants, est venue longuement pleurer auprès de moi : on l'avait obligée, du jour au lendemain, à se blanchir les dents et à porter une jupe.

» La capture de cette jeunesse fut payée

d'un prix immense — le détachement de tout ce reste qui, demeuré au stade de la réforme des mœurs, ne voulait aucunement de la destruction de la morale. La décristallisation fut longue, parce qu'Ho Chi Minh s'était en quelque sorte substitué, dans l'imagination des masses, à l'empereur dans les fonctions de père et de mère du peuple. Les nha-qué sont trop primitifs pour reconnaître ce qu'ils éprouvent, ils constatent simplement que certaines choses leur plaisent ou ne leur plaisent pas ; par suite de leur résignation extraordinaire, ils arrivent difficilement à relier ces impressions particulières en des sentiments généraux ; aussi a-t-il fallu bien des « sacrilèges » pour que les Annamites parviennent au jugement — mais, alors, les langues déliées dans le secret des foyers ont rappelé qu'Ho Chi Minh n'était qu'un homme sans identité et par conséquent sans ancêtres ; le Viet-Minh apparut peu à peu comme une entreprise de l'étranger pour anéantir le génie d'une race, concrétisé en une certaine forme de civilisation ; par un choc en retour, l'Annamite désemparé se raccrochait à ses traditions — certaines prédictions aidant, il commença à se demander si le ciel n'était pas en colère.

» Ce mouvement communiste s'appuyait sur le troisième moyen des régimes d'autorité, la police, selon le principe que tout ce qui n'est pas convertible est supprimable ; les experts de la révolution, qui avaient appris à leurs dépens toutes les « ficelles » des prisons et des bagnes, parvinrent rapidement à cet idéal du système policier où tout le monde fait de la police. La Sûreté, avec ses organismes spéciaux montés par un Himmler tonkinois du nom de Nguyen Tao, n'était que la culmination d'un mouchardage généralisé : la police savait tout grâce à une croisade nationale de la dénonciation, dominée dans les campagnes par les comités exécutifs des villages, en ville, par les chefs de rue ; les ligues diverses apportaient aussi leur contribution patriotique — c'est ainsi qu'un domestique qui rapportait au syndicat des domestiques était récompensé par des compliments, sinon une attestation ; d'ailleurs, combien de cuisiniers appartenaient à des comités d'assassinat ! et la répression, exercée d'abord contre les adversaires politiques, s'était étendue peu à peu aux tièdes et aux hésitants avec les progrès de la désillusion. A mesure que l'opinion se lassait de l'espionnage, il redoublait. Le Viet-Minh était parvenu apparemment à ce paradoxe des régimes totalitaires où l'emploi combiné de certaines techniques permet d'asseoir la consolidation d'un parti sur l'opposition d'une majorité.

» Il faut se demander pourquoi la révolution a échoué, malgré l'emploi de procédés aussi efficaces ; c'est que le Viet-Minh a péché dans l'exécution : ce n'est pas un véritable parti communiste, même selon le modèle aménagé en vigueur ailleurs. Certes, Ho Chi Minh est un ancien agent du Komintern en Extrême-Orient — et cependant, malgré les flatteries et les imitations ostentatoires du Viet-Minh à la recherche d'un patron, il ne semble pas que Moscou ait soutenu ce mouvement, de peur de tirer les marrons du feu au profit des Chinois du Kuomintang et de leurs protecteurs Américains. Les liens entre l'U. R. S. S. et le Tonkin furent plus que lâches, au point que les membres du Tong-Bo — dont plusieurs avaient été formés jadis dans des écoles soviétiques — en arrivèrent à se plaindre dans cet euphémisme : « La Russie n'a pu utiliser » l'O. N. U. en notre faveur, car cette orga- » nisation n'a pas laissé la Russie agir comme » elle l'entendait. » Le communisme annamite, de nature assez particulière pour ne pas intéresser l'U.R.S.S., suffisait cependant à écarter les sympathies anglo-saxonnes, comme constataient d'ailleurs ces personnages désabusés dans la phrase suivante : « L'Angleterre, la » France et les Etats-Unis ont provisoirement » mis de côté leurs rivalités en Indochine, » pour sauver leurs intérêts communs impé- » rialistes et résister aux mouvements révolu- » tionnaires des colonies. » Le Viet-Minh, qui s'était si abondamment vanté de ses amitiés internationales dans l'été 1945, se trouvait donc réduit, en face de la France, à sa propre solitude, c'est-à-dire à une poignée de spécialistes avec de la technique, mais sans doctrine ; il était donc condamné aux hasards des déviations, et de nombreux observateurs se sont servis des crises incohérentes de fièvre révolutionnaire pour prononcer le mot de trotzkisme. Néanmoins, cette hérésie fut maintes fois condamnée, au point de constituer un commode prétexte d'arrestation pour la police. L'épisode du Viet-Minh est d'ailleurs rempli de meurtres étranges — non pas seulement d'adversaires, mais aussi de sympathisants — comme cela se passe dans les révolutions entre factions voisines ; aucun assassinat ne parut plus inexplicable que celui de Ta Thu Thau, ce tribun véritable qui avait créé sous le Front populaire le journal *la Lutte* ; formé aux deux grandes sources idéologiques de Paris et de Moscou, il semblait la synthèse même des thèmes à la mode — il n'en fut pas moins exécuté comme trotzkiste.

» Ce parti à vantardises occidentales a tout simplement été emporté comme un bouchon dans le courant de la Grande Asie par ce nationalisme jaune, où la violence japonaise a été remplacée par l'anarchie chinoise. A l'empire du Soleil Levant, particulièrement expert dans les procédés de gouvernement, le parti d'Ho Chi Minh emprunta l'industrialisation de la cruauté, ainsi qu'une utilisation rationnelle de la trahison et de la corruption : le repêchage sous condition des viet-gian — c'est-à-dire des traîtres — produisait les meilleurs instruments de basse police, et la diffusion de la corruption fournissait aux autorités, en cas de nécessité, des bases particulièrement édifiantes d'élimination ; c'est sous cette inculpation que furent anéantis les nationalistes de droite. Ces recettes japonaises n'étaient que des adjuvants à la brutalité naturelle — c'est en Chine que le Viet-Minh a pris son arme principale.

» Le Kouomintang étant par essence l'ennemi plus ou moins déclaré d'Ho Chi Minh, il ne restait au Viet-Minh que les communistes du Ye-Nan, qui intervinrent sous la forme d'agents particulièrement influents dans les délibérations d'Hanoï : c'est ainsi que le communisme ne parvenait au Tonkin qu'à travers le filtre chinois. En réalité, nationalistes et communistes célestes n'étant que des interprétateurs opposés de ce Triple Démisme républicain de Sun Yat-sen, les manifestations vietnamiennes furent imprégnées de ce complexe chinois à base de « vie nouvelle » — mais aussi de sociétés secrètes et d'anarchie ; cette dernière institution, si commode jadis pour les empiétements étrangers, s'est renversée en Chine en une tactique inexorable pour l'élimination des Blancs par la douceur : même les Américains n'y ont pas résisté. Et l'Asie stupéfaite a assisté à la retraite progressive des étrangers de Shanghaï vers le territoire britannique de Hong-Kong. Le Viet-Minh manquait dans son imitation de l'élément essentiel de l'immensité, en sorte que l'anarchie s'est retournée contre son propre peuple, qui, dans son effroyable misère, s'est alors souvenu de la paix française.

» Le Viet-Minh n'a jamais avoué ce moyen — bien au contraire — puisque sa grande prétention, poussée jusqu'à l'absurde, était de faire aussi bien que l'ancien « occupant », pour prouver son inutilité. Il a largement utilisé les slogans européens de la production et construit des formes économiques nouvelles à base de concentration : ce fut la fureur de la coopérative, au point qu'un simple coiffeur, pour exercer en paix l'art capillaire, devait adopter cette raison sociale ; le haut commerce fut ramassé par de grands trusts étatisés, donnés en sinécures aux principaux chefs politiques, comme cette société Nam Phat, où opéraient personnellement les hommes du Tong-Bo. Mais, même chez ces révolutionnaires, l'esprit confucéen demeurait prédominant, par la suprématie absolue des opérations intellectuelles sur le domaine matériel ; les Annamites ne sont pas encore parvenus au concept de la méthode, en sorte qu'ils se contentent des apparences — puisque la passivité permet de supporter les conséquences. Par exemple, l'ingénieur français chargé de régler le niveau des eaux au moyen d'une écluse ultra-moderne fut remplacé par son propre chauffeur, qui affirmait avoir surpris toute la science de son ex-patron : l'écluse a été démolie, en sorte qu'une ou deux provinces seront inondées cet été, mais qu'importe, puisqu'on avait assumé les fonctions de l'Etat ? L'anarchie vietminhienne était particulièrement dévastatrice, car elle ne reposait pas seulement sur le laisser-aller, mais sur une inconséquence systématique : les impôts ayant été supprimés dès le début, il était sans importance que les nha-qué fussent écrasés par les contributions et les souscriptions jusqu'au « squeeze » total. Le simple axiome d'une défense héroïque de la monnaie permettait de céder sans aucun scrupule aux exigences catastrophiques du général chinois Lou Han. Les autorités, dans l'impossibilité de pratiquer la police côtière, par défaut d'embarcations, se sont rattrapées à l'intérieur grâce à la multiplication des barrières douanières, de sorte qu'une même marchandise payait trois ou quatre fois les mêmes droits entre Haïphong et Hanoï. On aboutit en quelques mois au résultat oriental d'un pays délabré, paralysé, ruiné, sur lequel prospérait la multitude des gens en place ; la richesse annamite avait été détruite ou absorbée par les Chinois.

» Le coup de grâce fut ce 19 décembre, où le Viet-Minh a gâché sa dernière carte, qui résidait dans les dissensions françaises soigneusement entretenues depuis des mois ; les Annamites sérieux ne s'attendaient pas à ce dénouement, car ils créditaient le Viet-Minh tout au moins de l'habileté politique ; c'est alors qu'Ho Chi Minh a perdu la face, pour avoir préféré des massacres incertains à une usure profitable ; il n'était plus qu'un incapable. C'était sans doute le seul moyen de porter remède à une contradiction croissante entre le fanatisme des partisans et la lassitude des masses, deux conséquences inévitables d'une « chauffe » trop prolongée. Maintenant, les populations affolées par la « terre brûlée », menacées à la fois par la famine et l'inondation, n'obéissent plus que par terreur ; je vous assure que les nha-qué sont prêts à défendre leurs villages et leurs rizières contre les bandes viet-minh, pourvu que les Français fournissent enfin une réponse définitive à cette tragique question : « Allez-vous encore une fois livrer vos » amis ? »

Phot. A. F. P. et Information.

(A suivre.)

Les orateurs du Viet-Minh savaient utiliser la force persuasive du micro, appuyée par l'éloquence muette des cartouchières bien garnies.

RENFORCEMENT DE L'ARMÉE D'AFRIQUE

Un important Conseil des ministres prenait à Paris, le 18 avril, un certain nombre de décisions sur la répartition et le renforcement de nos unités d'Afrique. Il était devenu, en effet, évident que l'ampleur des désordres d'Indochine comme le déclenchement de ceux de Madagascar étaient dus principalement à la faiblesse initiale de nos effectifs : ce qu'on n'avait pas pu éviter au Tonkin, vu les circonstances, ce qu'on aurait dû éviter à Madagascar, on décida enfin de l'étouffer dans l'œuf en Afrique du Nord avant qu'il soit trop tard ; les récents incidents de Kabylie n'étaient-ils pas là, d'ailleurs, pour nous porter à la vigilance ?

Dans notre numéro du 10 mai, nous avons, à propos de manœuvres en Tunisie, esquissé un aperçu de l'articulation de nos forces dans le Maghreb, tout en reconnaissant leur pauvreté. C'est à réduire celle-ci qu'a tendu le renforcement décidé le 18 avril.

Quelques unités d'aviation viennent d'être déplacées d'Allemagne en Oranie ; en ce qui concerne l'armée de terre, dont les effectifs pour l'ensemble Afrique du Nord-métropole-pays occupés restent fixés à 284.000 hommes, comme il était difficile de réduire les forces stationnées en France, qui ne dépassent pas la centaine de mille, c'est aussi en puisant dans les effectifs d'occupation qu'on a pu renforcer nos territoires africains. Nos unités d'Allemagne et d'Autriche sont en ce moment ramenées de 75.000 à 50.000 hommes; parallèlement, et progressivement, nos troupes d'Afrique ont déjà commencé à se renforcer.

Les quelques photographies ci-jointes montrent le débarquement à Alger du matériel et des munitions correspondant à ces envois.

La présence de troupes nouvelles permettra, en particulier, d'assurer dans le pays une répartition plus large des troupes territoriales, dont l'action principale est faite de présence.

« Montrer sa force... », disait le maréchal Lyautey : les Français d'outre-mer ainsi que les populations indigènes vraiment pacifiques ne souhaitent que l'ordre, car elles n'ignorent pas que seul il permettra une application progressive des réformes qu'elles peuvent elles-mêmes désirer. A nos troupes de le leur donner.

Photographies Gonzague Dreux.

M. V.

GALERIE COLBERT
RUE DES PETITS-CHAMPS

LES PASSAGES PARISIENS

par MAURICE BEDEL

Dessins de CARLIEZ

Il y a une poésie des passages parisiens : c'est la poésie de la verrière et de la vitrine, la poésie d'une serre dont l'ornement serait fait non d'orchidées, de gloxinias ou de cinéraires, mais de jouets d'enfants, d'instruments de musique et de toutes sortes de brillants objets qui vont de la carte-postale à granité miroitant aux séries vivement coloriées de nos timbres coloniaux. Un rien de mélancolie, pourtant, jette son voile léger sur ces éclats et ces reflets ; il vient du sentiment qu'on éprouve que ces rues de verre furent plus vivantes qu'elles ne sont et que leur jeunesse eut ses jours glorieux, ses fêtes, ses girandoles et ses falbalas, quand leur maturité ne connaît plus que le traintrain des habitudes prises et la monotonie des transactions de tout repos.

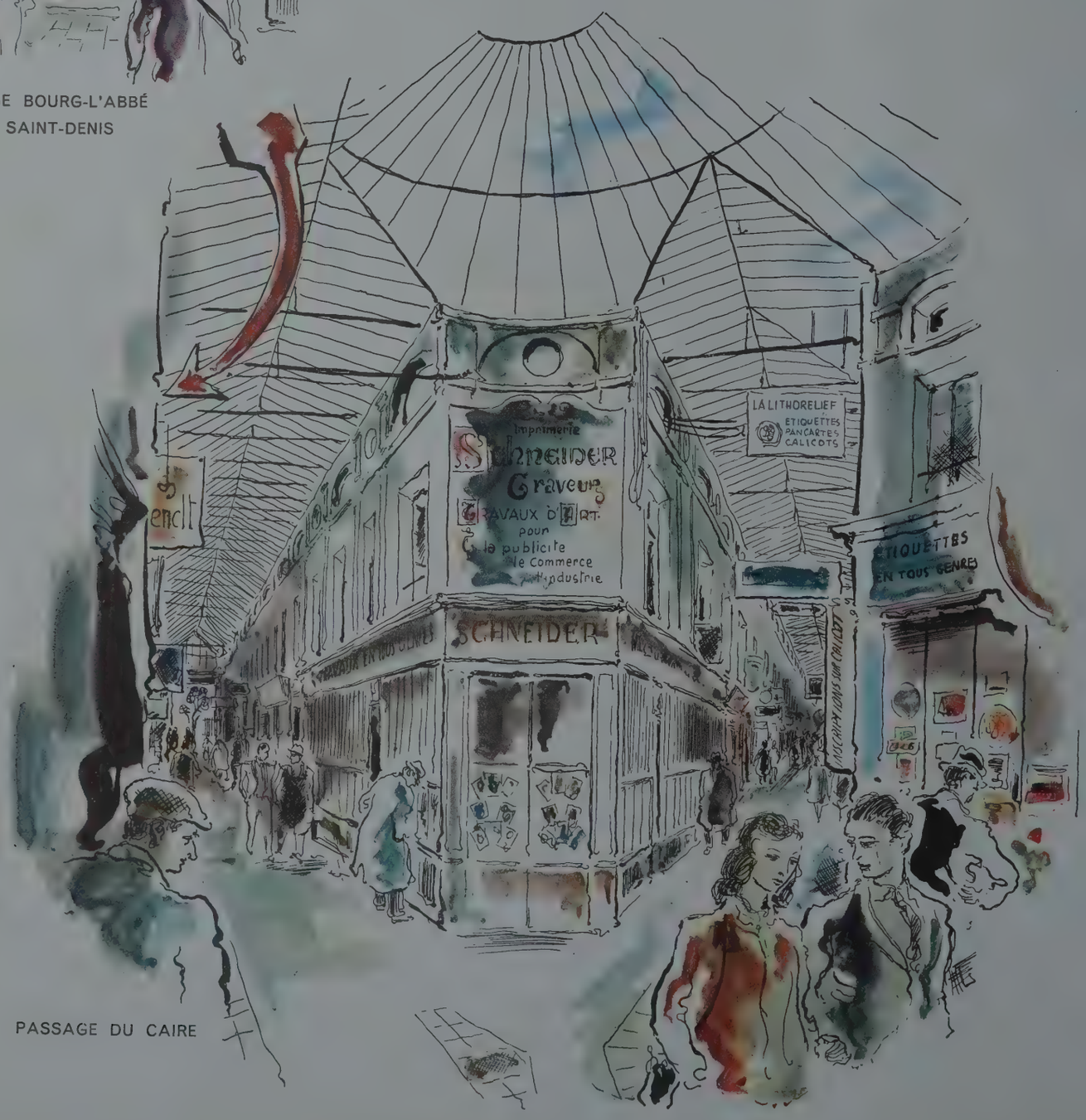
PASSAGE SAINTE-FOY
RUE SAINT-DENIS

PASSAGE BOURG-L'ABBÉ
RUE SAINT-DENIS

On ne doute pas qu'il ne faille à ceux qui font commerce ici un caractère ami du silence et du calme. C'est une gageure, à notre époque, de tenir boutique sur une voie de Paris où ne passent ni taxis ni autobus, où nul hoquet de klaxon ne vient déchirer l'air, où l'on ne voit jamais la pluie tendre son rideau d'argent entre la devanture et la rue, où l'on ne croise nul bruyant cortège ni ne heurte nulle mêlée révolutionnaire, où tout se passe comme si l'on vivait sous vitrine dans une atmosphère sans coups de vent, sans poussières et sans fumées. Aussi bien ne vend-on pas ici ce qui demande de l'étalage et de la criée ; ce n'est pas le lieu de ce qu'on appelle en langage de commerce les occasions, les soldes, les articles réclame, et non plus de ce qui flatte le goût et caresse l'odorat : pas de fruitiers, pas de bouchers, pas de crémiers dans les passages ; l'air n'y sent ni le café grillé, ni la salade fraîche, ni la marée ; l'air y sent le caoutchouc des orthopédistes et le vernis des soldats de plomb.

Il y a des passages qui sentent l'encre d'imprimerie, la colle et le papier glacé ; on y est au royaume des étiquettes. Ce sont d'étranges galeries où tout ce qui frappe le regard a pour objet d'orner des boîtes à poudre, à bonbons, à bijoux, des flacons de parfums et de liqueurs,

PASSAGE DES DEUX-PAVILLONS
RUE DES PETITS-CHAMPS



PASSAGE DU CAIRE

PASSAGE DU GRAND-CERF, RUE SAINT-DENIS

d'eau de Javel et d'eau de Cologne, de cognac, de lait de beauté, d'apéritif et de vermifuge. On s'y perd dans des souks où d'immobiles et silencieux graveurs, en leurs échoppes d'art, s'appliquent à orner de vignettes et de lettres moulées le nom de mille producteurs astucieux à nous faire aimer et adopter mille produits issus de leur ingéniosité, de leur science ou simplement de leur bonne volonté.

Il y a d'autres passages qui sont placés sous le signe de la joie, j'entends de ce qu'il y a de plus artificiel dans les éléments de la joie : on y trouve des mirlitons, des tambourins, des crécelles et des serpentins ; on y trouve aussi des masques et des travestis. Ce sont, à la vérité, les passages du désenchantement. Chaque chose y rappelle des temps qui ne sont plus et qui revivent dans

RUE SAINTE-ANNE

PASSAGE BRADY
FAUB. SAINT-MARTIN

les dessins de Gavarni et les charges de Bertall ; on y croise des ombres de chicards, des apparences de dominos errant sur un fond de toile de Toulouse-Lautrec, avec, à la cantonade, en sourdine, quelques flonflons de Planquette ou de Varney. Il y en a d'autres encore où abondent le crayon à mine de plomb, la gomme à effacer et la punaise en boîte ; l'article de bureau s'y multiplie dans sa diversité infinie, dans ses plumes de tout bec et ses blocs-notes de tout format ; on dirait que le stylo ne s'y sent pas encore tout à fait dans ses aises : le voisinage du porte-fusain et du tire-ligne à pincette le laisse rêveur.

Et il y en a d'autres, tant d'autres...

Allez, amoureux de Paris, allez du passage Brady tout fourré de fourrures au passage du Grand-Cerf tout en dentelles de ferronneries légères, du passage Sainte-Anne dont le gardien est un chat à celui du Havre où l'on flâne devant des tableaux de cheveux et des collections de boutons de faux cols... Allez, et sous ces claires verrières, loin des vacarmes du dehors, écoutez dans la fuite des temps battre le cœur de la ville que vous aimez.

PASSAGE
RUE DE CLÉRY

PASSAGE DES PANORAMAS
RUE SAINT-MARC

LES TROUBLES DE VIENNE

Les Viennois, sous-alimentés et las d'attendre l'amélioration promise du ravitaillement, ont manifesté en masse devant la Chancellerie, dont on voit, à gauche, le bâtiment en partie masqué par des échafaudages.

Tandis que se réunit, au siège du secrétariat interallié, sur la place Staline — l'ancienne Schwarzenberg Platz — la commission quadripartite chargée de préparer la voie au règlement des points du futur traité autrichien sur lesquels l'accord n'a pu être réalisé à Moscou, la population de la capitale autrichienne a manifesté violemment son mécontentement contre le ravitaillement. Pendant plus de deux heures une foule de cinq mille ouvriers a stationné devant la Chancellerie d'Autriche, réclamant une amélioration dans la distribution des rations alimentaires, qui depuis plusieurs semaines n'ont pu être honorées. Les forces de police qui étaient sur les lieux n'ont pas réussi, malgré tous leurs efforts, à bloquer les rues débouchant sur la place de la Chancellerie. Les manifestants ont demandé de nouvelles élections et finalement se sont dispersés après que le chancelier Figl eut reçu une délégation de six d'entre eux. Bien que la Ligue autrichienne des syndicats ait adressé à ses ressortissants un pressant appel les invitant à ne pas participer à des mouvements « qui risquent seulement d'aggraver la situation », les dirigeants des syndicats se sont cependant réunis pour discuter de l'éventualité d'une grève générale en Autriche.

La police refoule les manifestants qui tentent de pénétrer de force dans la Chancellerie. Sur l'un des panneaux, fortement secoués dans la mêlée, on peut lire : « Donnez-nous plus de pain et nos pommes de terre ! ».

Phot. N. Y. T.

LA FLOTTE DES

L'ESCADRE américaine continue son périple en Méditerranée, qui consiste à mouiller dans certains ports, où elle est admirée par les populations. Elle vient de passer les Dardanelles et a jeté l'ancre devant la Corne d'Or. Les temps sont bien changés où l'apparition de la flotte russe venant du Bosphore provoquait en 1832 une crise qui devait se terminer en 1841 par la fermeture absolue des Détroits à tous les navires de guerre. Depuis cette époque, un siècle entier, on peut compter sur les doigts d'une main les passages de bateaux de guerre dans la mer de Marmara.

A Washington, le projet de loi d'aide à la Grèce et à la Turquie vient d'être adopté par la Chambre des représentants, après avoir été voté assez rapidement et à une très forte majorité par le Sénat. Le président Truman peut donc commencer la politique qu'il a définie dans son discours du 12 mars dernier et pour laquelle il a recueilli l'adhésion de l'opinion publique américaine. Ce qui ne veut pas dire que cela soit facile et aisé pour lui et son gouvernement. D'abord, aux U. S. A., le discours a produit ce que l'on appelle le « choc » et qui a été favorable au président ; puis la réflexion est venue et avec elle les critiques, non point sur le principe, mais sur les moyens de l'appliquer. L'aide à la Grèce et à la Turquie ne peut être qu'un commencement, c'est le doigt dans l'engrenage. La véritable zone de sécurité pour la Méditerranée n'est pas à l'extrémité de la péninsule balkanique, mais plus au nord sur le Danube. Or, pour les Etats de cette région, par une mesure assez contradictoire la Chambre des représentants vient de réduire les crédits attribués à l'U. N. R. R. A. de 350 millions de dollars à 200 millions, et il est prévu que les Etats de l'Est européen seront exclus dans un très bref délai du bénéfice des secours américains. La presse américaine n'a pas manqué de remarquer combien pareille décision allait à l'encontre de la politique « interventionniste », qui ne pouvait être que totale ou bien vouée à l'échec. Le 5 mai, la Commission du budget amputait de 60 millions de dollars les crédits alloués à « la Voix de l'Amérique », émission radiophonique chargée de défendre la politique américaine dans le monde entier. Il a fallu l'intervention personnelle du général Marshall pour que cette économie ne fût pas maintenue dans le budget.

La politique extérieure des Etats-Unis d'Amérique est encore mal assurée. Elle s'engage à l'évidence et chaque pas en avant est précédé d'une manifestation tendant à entraîner la masse. C'est d'ailleurs le sort de ce grand pays, dont la politique est réaliste et pratique, d'être toujours entraîné par des formules très générales.

Quelle signification prend donc la présence de l'escadre américaine

Le croiseur Dayton *et le destroyer* Bristol *à l'ancre devant l'ancienne mosquée de Dalmabach, musée de la marine turque (en haut). Le docteur Lufti Kidar, gouverneur d'Istamboul, et le vice-amiral américain Bieri passent en revue la garde d'honneur (en bas).*

Arrivant devant Istamboul, le porte-avions américain Leyte *(en haut), précédé du croise*

U. S. A. DANS LE BOSPHORE

dans les Détroits ? Un geste dont la valeur est incontestablement plus importante dans l'opinion intérieure des Etats-Unis qu'au point de vue international.

Cette escadre est bien éloignée de ses bases, puisque les U. S. A. n'en ont point encore à l'heure actuelle dans la Méditerranée s'ils en ont acquis dans le Pacifique et dans les mers polaires du Nord et du Sud. Elle pourrait se servir de celles que l'Angleterre conserve et qui sont encore stratégiquement bien disposées : Gibraltar, Malte, Chypre, Haïfa. Mais cette utilisation par un pays étranger de bases navales prend une forme d'alliance militaire dirigée contre la Russie. Or, le Royaume-Uni et l'U. R. S. S. se sont engagés, par leur traité de 1942, à ne jamais signer de pareils accords. Les deux Etats ont commencé des négociations en vue de modifier le traité de 1942 dont les stipulations étaient trop étroites parce qu'établies au moment où les circonstances en dictaient les caractères. Mais nous avons appris que les négociations tournent autour de cette clause, que les Russes considèrent comme capitale, qu'en aucun cas l'un et l'autre signataire n'adhérerait à une alliance ou à une coalition dirigée contre l'autre. La *Pravda* a écrit que le but du traité était essentiellement « d'exclure la participation de chacune des parties contractantes à *tout bloc d'actions armées* dirigées contre l'autre partie sous quelque forme que soit travestie cette participation ».

La promenade de l'escadre américaine en Méditerranée au moment où les U. S. A. avancent avec quelques hésitations dans la voie nouvelle de l'interventionnisme pose, on le voit, un problème nouveau dont les incidences peuvent être considérables.

Photographies A. P. R. C.

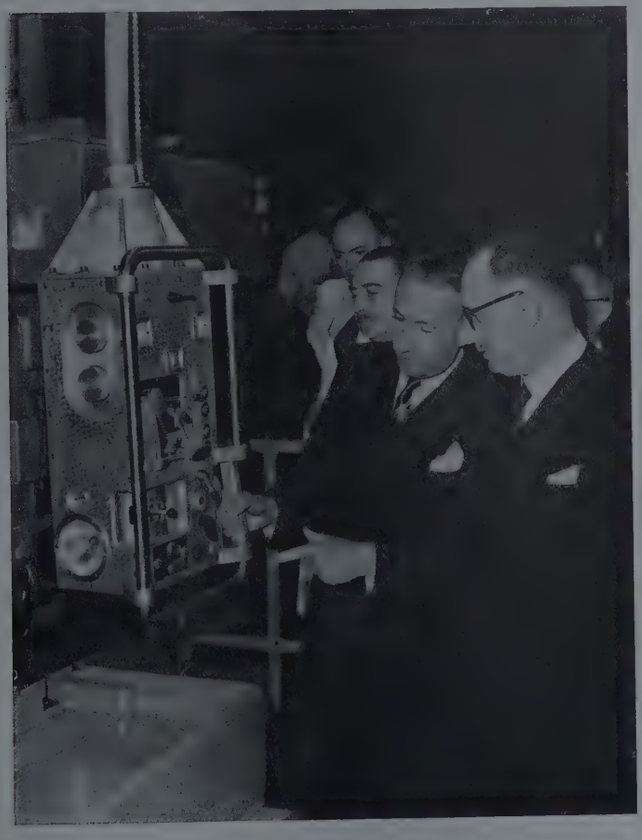
ayton *et des destroyers* Bristol *et* Purdy *(à gauche), passe devant le cuirassé turc* Yuwaz, *ancien bâtiment allemand* Goeben, *cédé à la Turquie en 1914 (à droite).*

LA FIN DU "ROYAL TOUR"

Après quatorze semaines de voyage à travers l'Afrique du Sud, les souverains britanniques, qui avaient débarqué à Portsmouth du cuirassé *Vanguard*, sont rentrés le 12 mai, à Londres, dont l'accueil fut une éclatante manifestation d'affectueux loyalisme. Pendant le trajet de Waterloo Station à Buckingham Palace, une foule immense, massée depuis l'aube tout le long des rues pavoisées, n'a cessé d'acclamer les « Royal tourists », que l'on voit ici (*en haut*) passant en voiture découverte devant le monument de la reine Victoria ; puis (*en bas*) apparaissant au balcon du palais royal avec les princesses Elizabeth (à gauche) et Margaret Rose (à droite). Phot. A. P. et U. P.

LA XXXVI[E] FOIRE DE PARIS

MM. Jean Letourneau, ministre du Commerce (au centre), et Henri Vergnolle, président du conseil municipal (à sa droite), sortent du hall de la Publicité le jour de la première inauguration.



M. Letourneau se fait expliquer le fonctionnement d'une machine-outil.

Depuis la fin de la guerre, le mot d'ordre commun à toutes les branches de l'économie française fut : produire. Produire pour remplacer tout ce qui fut détruit par la guerre et l'occupation, produire pour exporter et pour obtenir les devises nécessaires à l'achat des matières premières que nous devons faire venir de l'étranger. Mais cette production nouvelle ne devait pas être qu'abondante, elle devait être de qualité et renouer ainsi avec la tradition séculaire de l'industrie française.

Si, l'année dernière, en parcourant les stands de la Foire de Paris on avait déjà le sentiment que, malgré de nombreuses difficultés, les producteurs français avaient remis au point une fabrication de qualité, cette année on a de plus une impression de quantité et de variété.

Le gouvernement a bien montré d'ailleurs tout l'intérêt qu'il attachait à cette manifestation, puisque la XXXVI[e] Foire de Paris n'a pas été inaugurée moins de trois fois. En premier lieu par M. Letourneau, ministre du Commerce, puis par M. Ramadier, président du Conseil, enfin par M. Vincent Auriol, président de la République. Signalons que de légers incidents se sont produits lors de la visite de M. Ramadier, un certain nombre de visiteurs et d'exposants ayant manifesté en faveur de la liberté du commerce et de la suppression des réglementations.

Si pour le commerçant la Foire présente un intérêt de premier ordre, pour le simple curieux elle n'est pas moins captivante, car sur un espace relativement réduit on peut trouver un véritable panorama de toute la production française. Certains pavillons sont particulièrement instructifs en ce qu'ils démontrent d'une façon immédiate et visuelle l'infinie variété de nos ressources. C'est le cas, par exemple, de la section des vins. Tous les grands noms du vignoble français, de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne, y sont évidemment représentés, mais on y trouve aussi une multitude de crus secondaires qui, pour n'avoir point encore atteint la renommée internationale, méritent cependant d'être signalés à l'attention des acheteurs.

Mais c'est dans le domaine réservé aux industries d'art, à l'ameublement, à la mode, aux articles de Paris que le goût et la qualité de notre production se manifestent le plus clairement, et ce sont les secteurs qui attirent le plus l'attention de la foule.

Agent essentiel du rayonnement français dans le monde, le livre devait avoir une place de choix à une Foire se tenant à Paris, où, par une centralisation peut-être excessive, se trouvent les principales maisons d'édition françaises. La qualité des ouvrages présentés permet d'espérer que ce sera un secteur où de nombreuses commandes seront enregistrées.

Le développement de la philatélie a fait attribuer au commerce des timbres une place relativement importante, et le ministère des P. T. T. y a installé un bureau de vente, toujours assiégé par le public.

Le beau temps et l'approche des vacances ont attiré aussi beaucoup d'amateurs et de simples curieux vers le groupe des fabricants d'articles de camping, où entre des rangées de tentes de toutes tailles et de toutes dimensions s'alignent au soleil les canoes bien vernis qui font rêver d'échappées joyeuses vers nos rivières et nos lacs.

Quant aux enfants, ils ont aussi leur domaine : celui des jouets, où les bataillons de soldats de plomb s'alignent en rangs pressés, tandis que les trains électriques se croisent en tout sens, surveillés par des

Au Grand Palais, M. Ramadier s'arrête devant les moteurs électriques.

Au passage du chef du gouvernement, un certain nombre d'exposants et de visiteurs manifestent vivement, mais sans violence, contre le dirigisme.

rangées de poupées, toutes bien sages au fond de leurs grandes boîtes.

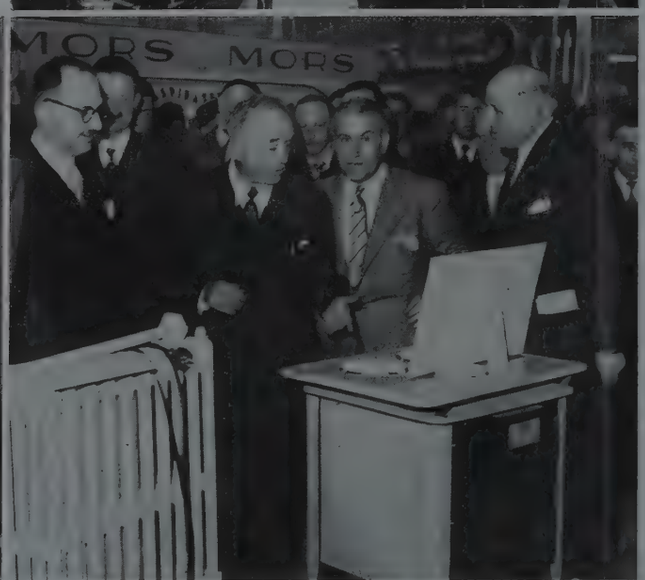
Ces plaisirs ne doivent cependant pas nous faire oublier de signaler les industries plus sérieuses : machines-outils qui vont accélérer notre relèvement, machines agricoles dont nous avons tant besoin et toute la gamme des appareils électriques dont le développement est tel qu'il a fallu les installer à part, au Grand Palais. Devant les innombrables postes de radio on est amené à se demander comment faire un choix, tant ils semblent tous correspondre à ce que l'on peut souhaiter. Les ménagères rêvent longtemps devant les cuisinières électriques, les aspirateurs et tous ces petits appareils qui peuvent rendre la dure vie des femmes tellement plus facile.

Citons enfin la participation de la France d'outre-mer et les remarquables expositions étrangères qui sont venues élargir la portée de la Foire et faciliter les échanges. La Finlande nous présente ses bois et ses papiers, la Suède, ses aciers, la Tchécoslovaquie, ses cristaux et ses verreries, la Pologne, ses fourrures. Spectacle particulièrement réconfortant en ce qu'il démontre que, sortis des ruines et des horreurs de la guerre, les hommes de bonne volonté de tous les pays se sont remis au travail des œuvres de paix.

Photographies *France-Illustration*.

H. Chéret.

M. Vincent Auriol inaugure à son tour la Foire de Paris. Il passe devant le matériel de construction (ci-contre), la section de la radio (en bas, à gauche) et les cuisinières électriques (en bas, à droite).



LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

ENTRE LA MORT ET LA VIE

Le livre de David Rousset, *les Jours de notre mort* (Le Pavois), est considérable à tous les points de vue. Ses huit cents pages constituent une véritable somme de la vie des déportés, ou, selon l'expression de Rousset lui-même dans l'ouvrage qui a précédé celui-ci, de l' « univers concentrationnaire ». Il y a tant à dire sur un tel sujet que je voudrais limiter ici mes réflexions à un certain ordre d'idées. Je laisse de côté tout ce que ce livre apporte d'information documentaire sur ce monde effroyable. Rien ne saurait d'ailleurs remplacer, à cet égard, la lecture du volume lui-même, si l'on a le courage de cheminer interminablement à travers cette masse d'horreur sans une éclaircie. Je voudrais plutôt centrer mon attention sur le fond même de cet enfer, essayer de discerner le foyer de cette damnation organisée. Toute vie se sent en échec devant cette tentative de destruction totale de l'homme. Jusqu'où va cet échec ? Jusqu'où va la victoire des assassins de l'humanité ?

A la dernière page du livre, quand les survivants du bagne, encore squelettiques et hagards, reprennent le chemin de la liberté, David Rousset s'écrie : « Tels que nous sommes, aussi misérables et effrayants, nous portons cependant un triomphe, bien au delà de nous-mêmes, pour toute la collectivité des hommes. Jamais nous n'avons renoncé à lutter, jamais nous n'avons renié. Jamais nous n'avons blasphémé contre la vie. Nos systèmes du monde ne se ressemblaient guère, mais plus profondément, plus lointainement, se maintenaient intactes notre affirmation de la grandeur créatrice de la vie, de sa puissance, la foi absolue en son triomphe. Nous n'avons jamais cru au désastre final de l'humanité. »

Faut-il le dire ? Cette protestation pathétique paraît plus chargée d'angoisse que d'espérance. Il manque à son exclamation véhémente, mais un peu floue, le trait décisif qui marquerait une vérité plus sûre d'elle-même. Cela est encore plus sensible quand on lit ces lignes de la dernière page, après que tout le livre, au contraire, nous a fait avancer, d'effroi en effroi, dans le doute que les nazis n'aient pas gagné, sur beaucoup d'hommes, la victoire définitive : celle qui peut laisser échapper les corps, mais qui retient les âmes. Cet appel final au salut retentit comme le cri d'un homme qui se demande s'il a vraiment sauvé sa vie.

Je sais bien que ceux qui sont sortis de là ont le droit de nous dire : comment auriez-vous sauvé la vôtre, si vous y étiez passé ? Le mot redoutable, le mot tentateur, est ici le même que celui qui terminait *les Croix de bois* : la victoire, c'est d'en être revenu vivant. Mais on sent bien que David Rousset veut dépasser cette tentation, et que c'est pourquoi il élève cette protestation finale. Aussi bien, si nous nous penchons sur ce problème, nous voudrions que ce soit de très haut, comme David Rousset nous invite lui-même à le faire, d'ailleurs, au cours de longues méditations monologuées ou dialoguées qui tiennent une grande place dans son livre.

La plupart de ces dialogues ont trait à la résistance organisée dans les camps par les détenus contre leurs bourreaux. On sait sur quel plan cette résistance a pu s'établir. Les S. S. confiaient à des détenus choisis par eux des fonctions de gardiens et de chefs subalternes. Il s'agissait donc d'obtenir ces postes-là, de s'y maintenir, puis de tirer parti du pouvoir ainsi conquis pour favoriser des camarades aptes à renforcer la résistance à leur tour. Il s'est formé ainsi, dans l'organisme même des camps de concentration, une sorte de réseau anticoncentrationnaire. Le parti le mieux placé pour engager cette lutte et la soutenir était le parti communiste. Il y a obtenu des succès certains. Mais c'est là un autre aspect de la question. Ce que nous nous demandons, en suivant attentivement David Rousset dans ses explications et ses analyses, c'est si le salut de la vie humaine, menacé par l' « ordre » concentrationnaire, était vraiment assuré par cette résistance-là. Nous nous demandons si le nazisme, même après que ses camps ont été vidés et dispersés, n'a pas gardé sur notre monde une domination plus tenace.

Remarquons-le. Pour lutter contre la société concentrationnaire sur son propre terrain, la conspiration anticoncentrationnaire devait entrer dans ses cadres. Elle devait suivre ses méthodes. Il n'y avait pas moyen de faire autrement, et David Rousset y revient souvent, avec une conscience inquiète de cette terrible nécessité. Mais les conséquences sont terribles, elles aussi.

Une page me trouble, entre toutes. C'est celle où il est expliqué, par un des organisateurs de cette lutte politique, que le choix des hommes est rigoureusement commandé par le résultat à obtenir. Mais, me direz-vous, il en est de même dans toute entreprise. C'est vrai, et je me suis mal exprimé : choix des hommes signifie ici choix entre la vie et la mort; il s'agit de choisir les hommes qu'on sauvera, et de choisir par conséquent ceux qu'on laissera au contraire aller vers le transport ou la chambre à gaz. Je lis là-dessus dans la page en question : « Le choix se fera en fonction de l'importance, de l'intérêt que peut avoir l'individu vis-à-vis d'une fin déterminée. » Autrement dit, la fin justifie les moyens, ce qui est un des axiomes de l'immoralisme totalitaire. C'est la négation du respect de la vie personnelle. Je lis encore : « La fin ici n'est point indifférente. La valeur des individus, c'est leur capacité à la promouvoir. »

On dira, encore une fois, qu'on ne pouvait pas faire autrement. Dans le monde concentrationnaire, on ne pouvait pas sauver tout le monde. Il fallait donc choisir, et choisir au mieux de l'intérêt anticoncentrationnaire. Prenons garde toutefois que cette angoissante question n'a pas surgi pour la première fois des bagnes nazis. Péguy, au seuil de son *Mystère de la charité*, fait dire à Jeanne d'Arc : « Comment sauver ? Qui donc faut-il sauver ? » Car il s'est avisé, lui aussi, que dans la foule des malheureux on ne peut pas sauver tout le monde, à tout le moins on ne peut pas y compter raisonnablement. Et la réponse qu'il trouve est celle-ci : il faut se jeter malgré tout vers le salut de tout le monde, à travers le premier venu qui s'offre à nous, et qui s'appelle le prochain. Il n'y a pas à choisir. Le mystère de la charité est que l'amour des hommes, l'amour de la vie humaine se donne à toutes les vies, représentées par ce que la plus proche nous offre de misère à secourir.

Est-ce là une conception spécifiquement chrétienne de la vie à sauver? Mais, sans faire intervenir l'esprit religieux, on peut noter encore que, dans la civilisation qui était la nôtre jusqu'à présent, la vie humaine était l'objet d'autant plus de soins qu'on la voyait plus fragile ou plus menacée. Ce sont les nazis qui ont inventé de tuer les malades au lieu de les soigner, et cela dans l'esprit de finalité sociale que David Rousset nous montre accepté par leur adversaires. Il y a plus. Dans la civilisation qui règne sur nos pays depuis des siècles, quand un navire fait naufrage, les vies humaines sont sauvées suivant un ordre respecté par un usage constant : d'abord, les femmes et les enfants, puis les passagers hommes, puis l'équipage, enfin, le commandant, tout dernier. Or, cet ordre est très exactement l'inverse de celui qu'exigerait l'utilité de chaque être humain si la notion d'efficacité était souveraine.

Sans doute la réplique inexorable est-elle que dans l'univers concentrationnaire le respect de la vie, si on l'avait ainsi pratiqué dans la résistance aux bourreaux, eût laissé au massacre un champ bien plus vaste encore. La question n'en demeure pas moins de savoir si ce qu'on a sauvé ainsi, c'est le principe même de la vie humaine, ou si, au contraire, ce principe ayant été sacrifié à une sorte de stratégie, les jours que David Rousset appelle « les jours de notre mort » ne sont pas ceux d'une mort sans résurrection.

Je songe au mot célèbre qui a opposé un jour Claudel à Gide : « On ne compose pas avec le mal. » Peut-être faudrait-il dire ici : on ne compose pas avec la mort pour sauver la vie. La vie qui sauve la vie, je la vois plutôt du côté des héros des camps dont je parlais l'autre jour, à propos du livre de Mme Yvonne Pagniez, *Scènes de la vie du bagne* : du côté des vies qui se sont données, sans calcul ni raison, à leurs compagnes de détresse. A l'entreprise de destruction humaine montée par la puissance nazie, ces êtres-là ont su opposer la seule grande force de l'homme, qui est l'amour. Ils se sont donnés totalement à l'amour de leurs proches. Ils n'ont certes monté contre l'entreprise nazie aucune machinerie politique et, par surcroît, ils y ont le plus souvent perdu leur vie mortelle. Mais à des vies qu'un de leurs gestes a sauvées ils ont donné ce qui ne meurt pas : l'esprit qui, d'une main tendue à une autre, anime la vie universelle.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

DE TOULOUSE AU THÉATRE ANTOINE

On n'a pas oublié le succès qui accueillit, l'an dernier, la présentation du *Carthaginois*, de Plaute, au théâtre du Vieux-Colombier. Cette manifestation avait été organisée à l'occasion du concours des jeunes compagnies théâtrales, ouvert aux jeunes troupes dramatiques de Paris et de province, sur l'initiative de la Direction générale des arts et des lettres. Le concours reprend cette année, et son cycle de représentations est inauguré par un spectacle de la Compagnie du Grenier, créée voici deux ans à Toulouse, et à qui *le Carthaginois* valut le premier prix des compagnies de province.

Le « Grenier » déclare poursuivre un double dessein : chercher des auteurs, se créer un style théâtral propre. Le plus difficile à réaliser sera évidemment le premier. M. Maurice Sarrazin, directeur et metteur en scène de la compagnie, s'était borné à exhumer, l'an dernier, une pièce de Plaute, dont le mérite essentiel était d'avoir échappé au rabâchage scolaire. Il nous offre, cette année, avec un acte d'Octave Mirbeau, créé pour la première fois en 1898 et oublié depuis, une « comédie-farce » en deux actes d'un débutant, M. Michel Servine.

L'Epidémie, de Mirbeau, n'appartient pas à une veine aussi brillante que *les Affaires sont les affaires*. C'est une pochade, lestement enlevée,

où un écrivain d'humeur, en s'excitant sur son sujet avec le grain de naïveté auquel échappèrent rarement les meilleurs tenants de l'école naturaliste, poussa à la caricature le tableau des délibérations d'un conseil municipal de province. Ces messieurs commencent par se solidariser avec un conseiller absent, boucher de son métier, et que l'autorité militaire accuse d'avoir vendu de la viande corrompue aux services de l'intendance. Sur quoi, le maire annonce que la même autorité demande une modernisation des casernes, laquelle entraînerait des frais considérables. Le conseil unanime repousse le projet. Mais une épidémie de fièvre typhoïde sévit aux mêmes casernes, un bourgeois a subi la contagion ; les conseillers sont aussitôt prêts à tous les sacrifices financiers et flétrissent leur collègue auparavant absous.

Tous les défauts et certaines qualités de Mirbeau se retrouvent dans cet acte facétieux, dont la verve bouffonne recule si peu devant l'absurdité qu'on y découvre, par moment, comme une préfiguration du père Ubu. Mais la meilleure critique qu'on en pourrait faire nous est donnée, peut-être inconsciemment, par l'interprétation même. Le programme nous avertit que « le metteur en scène s'est appliqué à créer des personnages marionnettes, et dans un style qui rappelle Daumier et les ballets Joos ». Donnons acte à M. Maurice Sarrazin et à ses collaborateurs qu'ils y ont parfaitement réussi. Le texte, ici, compte moins que la mimique. Certains y verront justement l'exacte définition d'un spectacle, et d'autres, dont je suis, que le pittoresque ne suffit pas à tout.

Mais ne serait-ce pas à dire que les acteurs du « Grenier » sont tout près d'avoir découvert ce « style théâtral » qu'ils cherchent à créer ? On serait assez disposé à le croire dès les premières images de *Machiavel,* cette première pièce d'un jeune auteur, qui se présente tout de suite comme une grosse farce paysanne. Je ne suis nullement ennemi de la farce par principe et me déclare même partisan décidé de l'écrivain de théâtre qui nous apporterait aujourd'hui un *Amour médecin,* voire un *Médecin volant* ou une *Jalousie du barbouillé.* Je dois ajouter malheureusement qu'avec M. Michel Servine nous sommes assez loin de compte. Les effets de son *Machiavel,* sorcier de village, sont plus laborieux que je ne saurais dire. Au lever du rideau, nous voyons une demi-douzaine de personnages réunis autour du lit où M^me^ Gallois, honnête fermière du cru, est à l'agonie. Le sorcier a prédit que si elle mourait la grêle ravagerait la récolte prochaine. Que faire pour sauver cette précieuse vie ? On entend la mourante parler d'un lapin, et l'on croit aussitôt qu'un bon civet la sauvera. Or, tous les lapins du pays ont péri à la suite d'une épidémie mystérieuse... Mais il est inutile de pousser plus avant l'analyse de cette intrigue, où les tristesses d'une cérémonie funèbre sont balancées par les cocasseries d'une élection municipale pour laquelle les voix s'achètent aux enchères, par la présence sur la scène d'un curé jovial, d'une jolie fille travestie en enfant de chœur et d'un lapin vivant. L'agrément, pour autant qu'on prenne goût aux farces paysannes, tient moins ici aux trouvailles d'un texte facile, et dont la lecture excéderait vite un lecteur même indulgent à la vision la plus rabelaisienne de la vie, qu'à la juvénile vivacité des interprètes et à leurs évolutions bien réglées non sans une nuance d'exagération.

Si l'on se réfère à son ambition, il apparaît donc que la Compagnie du Grenier n'a pas trouvé d'auteur. A-t-elle, en revanche, créé un « style théâtral propre » ? Ce serait beaucoup dire. En tout cas, on peut lui accorder que ses spectacles se distinguent par un intelligent amour du théâtre, qui la porterait de préférence vers une sorte d'imagerie animée, où elle instituerait un compromis entre les formules scéniques de Louis Jouvet et celles de Gaston Baty. Qu'une troupe de formation récente, et venue de province, évoque, même allusivement, les meilleurs techniciens de la génération qui la précède est déjà tout à son honneur. Au nombre des acteurs, j'ai particulièrement distingué M. Daniel Sorano, qui a un peu le physique de Fernandel et qui n'en abuse pas, M. Pierre Nègre, M^lles^ Renée Salabert et Simone Turck. J'allais oublier M. Pierre Miret, d'une belle autorité dans le rôle du maire de l'*Epidémie.*

On ne me croirait pas si je disais qu'il y a lieu de parler sérieusement de *la Femme de mon ami,* trois actes de MM. Yves Mirande et Henri Géroule, représentés au théâtre Antoine. Le titre est en lui-même assez explicite, et ce vaudeville d'une lointaine avant-guerre a dû être rajeuni par suite de la fermeture de certaines maisons dont M. Yves Mirande ne craint pas de se faire l'apologiste ingénu.

Le public a l'air de s'amuser beaucoup, et il n'est pas question de mettre en doute les vertus comiques de l'étonnant Jacques-Henri Duval ni du populaire Henri Vilbert. A l'entr'acte, un grand couturier a présenté devant le rideau sa collection d'été. Ce genre de critique n'est pas de mon ressort, mais je dois reconnaître que les jolies filles silencieuses, chargées de mettre en valeur telles robes d'après-midi ou du soir, ont suscité des applaudissements qui faisaient penser avec nostalgie aux beaux jours du cinéma muet.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

DEUX MAINS DANS LA NUIT

LA LETTRE

Nous connaissons par cœur la vieille maison familiale perdue dans la campagne, loin de toute autre habitation, dans laquelle, au cours d'une nuit d'orage, un assassin mystérieux poursuit longuement une victime terrorisée dont il finira par s'emparer à l'avant-dernière minute, la dernière minute étant, elle, obligatoirement réservée au sauvetage *in extremis.* Ce thème, aussi rigide que celui des westerns, se prête à toutes les variations de la virtuosité d'un metteur en scène. Robert Siodmak n'a pas manqué d'utiliser le baroquisme du décor, les ombres exagérées, les travelling ultra-rapides et jusqu'à un gros plan qui nous montre le reflet de la victime sur la prunelle de l'assassin.

Les amateurs du genre seront satisfaits d'en voir respecter toutes les règles. Quant à ceux qui cherchent quelque originalité même dans les films policiers ils en seront quittes pour ne s'intéresser qu'au personnage de la jeune muette. D'abord celui-ci est aussi inattendu, ensuite il permet, et pour cause, d'échapper fréquemment à la monotonie du parlant et, enfin, il est supérieurement interprété par Dorothy Mac Guire. Nous avons déjà eu l'occasion de voir cette actrice dans *le Cottage enchanté,* où elle tenait la gageure de s'enlaidir pendant les 9/10 de son rôle. Ici elle se prive de la parole. Il est assez dangereux de juger sur deux créations aussi anormales et nous attendrons de la voir autorisée à se servir de tous ses moyens physiques avant de la classer. Il n'en est pas moins certain qu'elle manifeste un tempérament et une sensibilité qui ne peuvent laisser indifférents.

Le cinéma nous a offert maints exemples de ce qu'on appelle le tandem scénariste-metteur en scène : Riskin-Capra aux Etats-Unis, Prévert-Carné pour la France. Mais la même combinaison peut s'établir entre un metteur en scène et un acteur. Souvenons-nous de Griffith et Lilian Gisch, de Joseph von Steinberg et de Marlène Dietricht. Il semblait qu'un couple au moins aussi important s'était révélé avec William Willer et Bette Davis : *l'Insoumise* et *la Vipère* sont probablement à la fois les deux meilleurs films du metteur en scène et les deux meilleures créations de la vedette, bien qu'ils aient l'un et l'autre un palmarès particulièrement riche. Aussi était-on impatient de les revoir dans *la Lettre,* d'autant que le sujet dû à Somerset Maugham est loin d'être indifférent.

Il faut reconnaître que nous avons été déçu ? Certes, cette bande constitue un spectacle agréable, et une scène au moins, celle qui oppose les deux femmes, l'Européenne et l'Orientale, ne manque pas d'intensité dramatique. Néanmoins, de tout le film se dégage un curieux manque de conviction. Ce qui prouve que les meilleurs artistes ne sont pas infaillibles et qu'ils connaissent des défaillances.

BETTE DAVIS ET JAMES STEPHENSON DANS « LA LETTRE », D'APRÈS SOMERSET MAUGHAM.

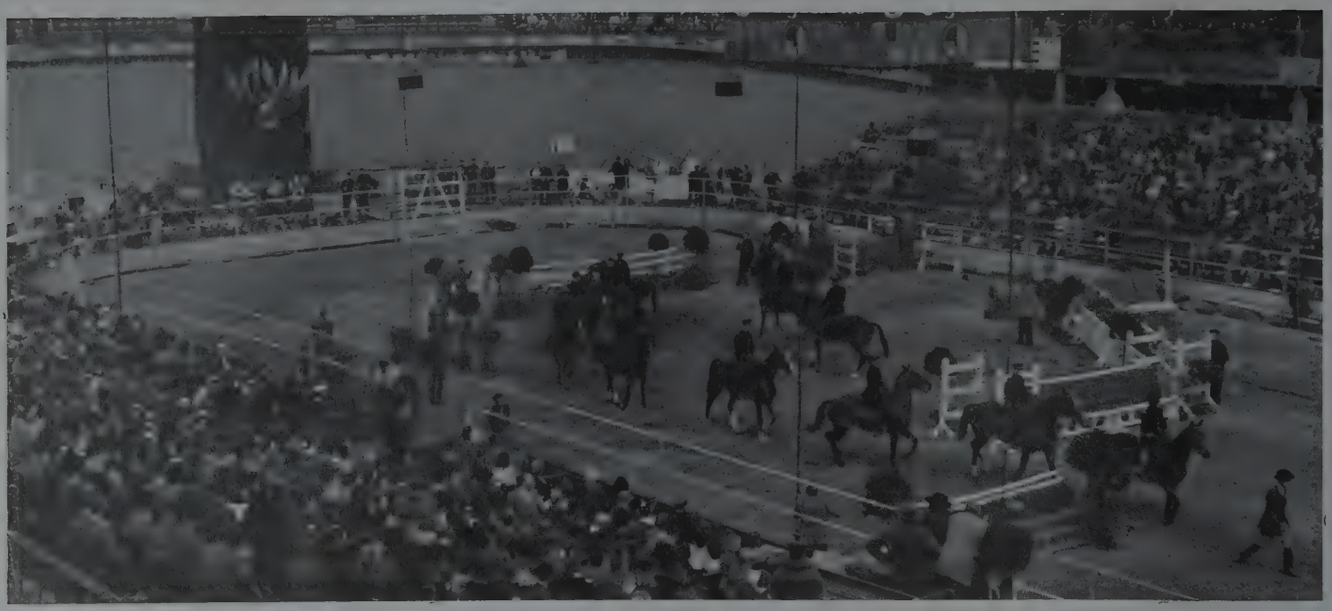
TRENTE ANS DE MÉDAILLES FRANÇAISES

De gauche à droite, en haut : A. Delannoy. « La Préparation militaire » (1885). — Delamarre. « Le Père Teilhard de Chardin » (1890). — Coutre. « Descente de croix » (1915). — Au milieu : Betannier. « Les Argonautes » (1920). — Joly. « Jésus et les Docteurs » (1915). — En bas : Lavrillier. « Projet pour une pièce de 100 francs » (1885). — Dropsy. « Les Sauveteurs » (1885). — Galtié. « Revers de la médaille de Romain Rolland » 1908).

Phot. *France-Illustration.*

On peut dire de l'exposition organisée quai de Conti, en l'hôtel de la Monnaie, par la Société française des artistes graveurs en médailles qu'elle constitue le bilan de l'art de la médaille en France depuis près d'un tiers de siècle. Il y a là un ensemble, quelque peu disparate mais complet, d'œuvres témoignant des talents les plus divers. Les médailles reproduites ci-dessus permettent d'apprécier la variété des techniques et des ressources utilisées et servies par une inspiration où l'imagination, la fantaisie et la puissance dénotent une personnalité qui a déjà fait ses preuves.

LA « NUIT DU CHEVAL »



Sur la piste aménagée au centre du Palais des Sports, eut lieu, dans l'après-midi, la présentation des concurrents du prix de la Cavalerie française.

Les courses sont connues et appréciées de tous. Les concours hippiques, par contre, réalisés sous une forme plus discrète, ne touchent généralement qu'une élite avertie et spécialisée. Aussi l'initiative du Club du « Jumping » empruntant le Palais des Sports, et présentant dans cette nuit du 15 mai les grandes cravaches et les meilleurs chevaux des pistes au public parisien, est-elle à retenir et à féliciter. Comment ont réagi les Français 1947, qui vivent sous le signe du moteur, devant un sport de tradition dont la courbe ascendante pourrait *a priori* sembler assez lointaine ?... Plus de doute aujourd'hui : les sauts d'obstacles spectaculaires « portent »... Prenons-en comme preuve les applaudissements enthousiastes saluant officiers et gentlemen lorsqu'ils plafonnaient en plein effort sportif.

Au fait, cette « Nuit du cheval » fut un chef-d'œuvre de psychologie. L'art du comité, dans lequel on relève les noms du duc de La Rochefoucauld, du marquis d'Orgeix et du colonel Brau, de MM. Perissel, Guichenet, Moizard et des Roches de Chassey, a été non seulement de faire naître des obstacles sur l'ovale du Vél' d'Hiv', mais aussi de créer une ambiance exceptionnelle en faisant participer les assistants aux modalités des parcours par des commentaires au micro pleins de saveur et d'originalité.

L'après-midi, un brelan d'épreuves avait tenu lieu de galop d'essai. Couru en petit comité, il fit cependant apprécier la manière de MM. Le Masson et Mermet, du garde Marquesuzaa. Celle aussi de M^lle^ Cancre, jeune cavalière de quinze ans, montant avec une étonnante autorité ses chevaux « Tard » et « Feu-Follet ».

Dès 20 heures la foule des grands jours garnissait les tribunes. A ces impondérables qui décident des victoires on put se rendre compte après les premiers parcours que la cause des concours était partie gagnée. Le prix Saint-Hubert, en équipe de dix, civile et militaire, déchaîna les premières acclamations. « Saboulard », au capitaine Fresson, s'y classa en tête en 1' 45".

L'épreuve de puissance Ernest Santerre, sur huit gros obstacles, vit « Kama », piloté par M. Jonquères d'Oriola, l'emporter de justesse au troisième barrage sur « Sucre-de-Pomme », que montait brillamment le chevalier d'Orgeix.

Un match de horse-ball entre deux équipes de la Garde, tout en feintes et en poursuites, obtint un vif succès. Enfin, le championnat de saut en hauteur, le clou de la soirée, permit à M. Bambi Santerre de passer 2 mètres sur « Roi-René » dans un style impressionnant.

Cette nuit du 15 mai restera dans les annales. Elle précède l'aurore du renouveau du cheval.

Lieutenant-colonel D. Tré-Hardy.

M^lle^ Cancre, double gagnante du prix des dames sur ses chevaux « Tard » et « Feu-Follet » (à gauche) ; M. Bambi Santerre, sur « Roi-René », gagne l'épreuve du saut en hauteur en franchissant 2 mètres (ci-dessus).

PIERRES DURES DE LA CHINE

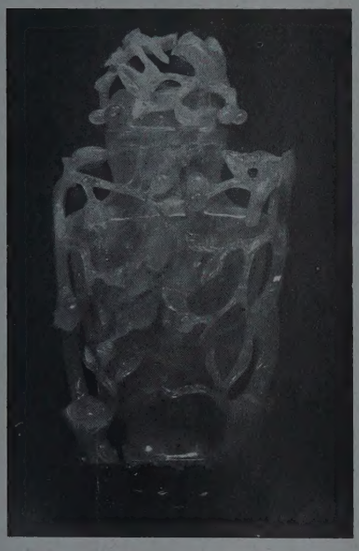
Tandis que les prix des tableaux, des livres, des meubles, des tapis, des bijoux et surtout de l'argenterie montent, baissent puis remontent, il y a trois catégories de la curiosité qui demeurent à peu près stables : les gravures, les céramiques et les objets d'art d'Extrême-Orient.

Et parmi ces derniers, particulièrement, les pierres dures de la Chine.

La valeur des pierres compte moins dans leur prix que la difficulté de les sculpter en relief ou en creux, ou de les percer, ou de les graver, car certaines sont presque impénétrables.

Elle dépend aussi, bien entendu, des dimensions. Par exemple, on a payé récemment à l'Hôtel Drouot une importante coupe en lapis-lazuli plus de 130.000 francs, alors qu'auparavant une statuette de 26 centimètres de hauteur, dans la même matière, n'avait pas dépassé 30.000 francs.

Dans une vente avec l'expert Maurice



Vase en quartz rose couvert et sculpté, hauteur 33 centimètres, sur socle en bois sculpté, adjugé 47.000 francs par Me D.-H. Baudoin; expert, M. Maurice Tournet.

Tournet, Me D.-H. Baudoin a adjugé 47.000 francs un vase couvert en quartz rose de 33 centimètres de haut, sculpté en haut relief d'oiseaux; mais, plus récemment, chez Me Ader, on a pu acquérir pour beaucoup moins cher, parce qu'elles étaient plus petites ou moins sculptées, des pièces tout de même intéressantes de cette belle pierre transparente et lumineuse : un canard de

PETITES CHRONIQUES

Le stand de France-Illustration *à la section de la Presse de la Foire de Paris.*

10 centimètres de hauteur pour 4.600 francs; une chimère couchée de 19 centimètres de largeur pour 1.950 francs.

Chez Me Ader, encore, nous avons noté une série d'ambrines translucides de qualité: un brûle-parfums de 26 centimètres de hauteur avec anses en têtes de chimères avec anneaux mobiles, 18.500 francs; une Kwannin de 38 centimètres, 23.000 francs; un groupe d'enfants jouant, de 26 centimètres, 15.500 francs; une statuette de Chéou-Lao (le dieu de la longévité), de 30 centimètres, 7.000 francs; une autre Kwannin, plus haute, (50 centimètres), 38.000 francs; deux éléphants caparaçonnés de 26×29 centimètres, 52.500 francs.

Dans la même vente, un vase de 40 centimètres et un Chéou-Lao de 45 centimètres, tous deux en stéatite blanche, ont fait 14.500 et 20.000 francs.

La gamme des agates n'est pas moins variée : une Kwannin de 30 centimètres en agate gris mauve veinée de blanc, 21.500 francs; un vase balustre de 14 centimètres, sculpté en agate brune, 6.000 francs; une coupe brûle-parfums de 12 centimètres, portée par des enfants, en agate bleue, 7.000 francs.

A. F.

BIBLIOGRAPHIE

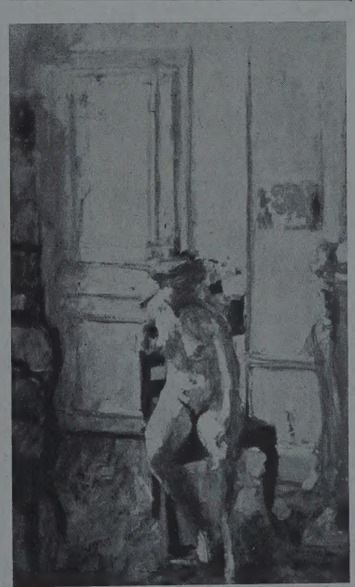
Le Grand Trek

Il y a relativement peu d'ouvrages en langue française qui parlent du peuple Boer, de ses mœurs et de son histoire. C'est ce qui, en dépit de sa forme romancée, rend si intéressant le livre de Stuart Cloete *le Grand Trek* (Ed. Arthaud). C'est l'histoire d'une troupe de Boers qui participent au Grand Trek, c'est-à-dire à l'exode des Boers, qui, au début du XIXe siècle, quittèrent la région du Cap pour aller s'établir plus au Nord. Cet exode avait été provoqué par la décision britannique d'abolir l'esclavage, alors que la vie des Boers était basée sur cette institution. Plutôt que de changer leur genre de vie, ils partirent avec leurs familles et leurs biens, dans leurs lourds chariots qui parcouraient la brousse au lent pas de leurs attelages de bœufs. Bien des obstacles les attendaient sur leur route : la soif, la maladie et, surtout, l'hostilité des tribus guerrières des Zoulous. Mais, poussés par leur volonté implacable, affermis par leur foi en Dieu, nourris de leurs souvenirs bibliques, ils continuaient à avancer et ils atteignirent enfin leur terre promise. Tous n'y parvinrent pas cependant, et la route du Grand Trek fut jalonnée de tombes. Ecrit avec une forte puissance évocatrice, *le Grand Trek* nous présente de nombreuses figures que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

Élisabeth d'Angleterre

Nous devons à Léon Lemonnier, auteur fécond, un volume définitif sur *Elisabeth d'Angleterre* (Hachette), qui régna durant près d'un demi-siècle et qui eut à lutter contre les catholiques, les Irlandais, Marie Stuart, le roi d'Espagne, « l'Invincible Armada », contre ses favoris enfin. Léon Lemonnier nous narre la vie de la fille d'Anne de Boleyn et d'Henri VIII, époux divorcé de Catherine d'Aragon. Elisabeth demeura sur le trône de 1558 à 1603, soit durant quarante-cinq années, au cours desquelles elle s'efforça d'éliminer le papisme « étranger », encouragea les corsaires et créa l'Intelligence Service. Habile en politique, elle fut aimée de son peuple, car il y avait « en Elisabeth cette force tenace qui est l'âme même de l'Angleterre ».

H. de M.



E. Vuillard. « Nu a la chaise. »

Gouache faisant partie de la collection Fénéon, qui sera dispersée à l'Hôtel Drouot, salles 9, 10 et 11 réunies, le 30 mai, par Me Alphonse Bellier, assisté de MM. Schoeller et Bignou.

Morne-Vent

Mme Marina Paul-Bousquet a publié récemment un petit ouvrage fort agréable sur la Martinique, dans lequel on trouve de belles descriptions de paysage et une analyse très sensible du caractère créole. Ces pages sont empreintes de cette atmosphère très « vieille France » que les habitants de l'île se plaisent à entretenir et qui nous paraît aujourd'hui, peut-être à tort, un peu désuète. La lecture de *Morne-Vent* (Editions des 4 vents) n'en reste pas moins attrayante.

COURRIER MUSICAL

Braïlowsky et Chopin

Ce sont là deux noms si étroitement confondus dans l'esprit du public que toutes les capitales voient la foule se disputer l'insigne et coûteuse faveur d'apporter son tribut au concert universel de louanges. Le critique — à peine convié à ces galas — n'ignore pas que le grand pianiste international se passe fort bien de la presse. Braïlowsky joue « à bureaux fermés », fait d'énormes recettes, accumule les triomphes; mais ses triomphes le gâtent quelque peu et c'est, en lui, l'enfant gâté qui nous gâche notre plaisir. Pourquoi ce recours aux artifices de tous ordres : licences rythmiques, accentuation chargée, irritante à force d'excès, mécanisme abusif, bousculade du *tempo*, qui fait d'une valse un galop et d'un mouvement rapide un *precipitato* ? Et comme un virtuose de cette taille nous enchanterait s'il consentait à être naturel, à jouer la musique de Chopin, tout simplement, telle qu'elle est écrite !...

L. Maurice-Amour.

EXPOSITION LAPRADE

La galerie Mouradian et Vallotton, 41, rue de Seine, présente une suite importante de vingt peintures de Laprade, esquisses en noir et blanc rehaussées de quelques notes de couleur. Ces études furent conçues par l'artiste pour illustrer les aventures de Manon Lescaut.

Délicat et raffiné, Laprade est le peintre des harmonies subtiles. Son extrême sensibilité se complaît aux tonalités nuancées, aux atmosphères vaporeuses; il aime à recréer un « climat ». Une certaine préciosité, qu'il allie à une élégance du geste, fait de cet artiste charmant et plein de tact un continuateur des petits-maîtres du XVIIIe siècle et de l'époque romantique. Aussi ces qualités convenaient-elles à merveille à l'illustration du livre de l'abbé Prévost.

La pâte est riche, les noirs, veloutés et profonds, les blancs, délicats, et quelques gris, quelques roses, évanescents, une pointe de rouge, voilà une gamme qui témoigne d'une rare préciosité. Laprade est un peintre exquis qui se double d'un poète.

POUR VOS ENFANTS
5 BEAUX CONTES
illustrés de 11 PLANCHES EN COULEURS
par Delarue-Nouvellière, Henry Fournier et Eric Lancaster
Reliés en 2 livres - PRÉSENTATION LUXE
250 frs aux ÉDITIONS EDICTA
1, rue Alfred-de-Vigny, PARIS (8e)
CONTRE REMBOURSEMENT : 300 frs

CAMILLE CIANFARRA
LA GUERRE ET LE VATICAN
Traduit par Claude M'CAUD
La vérité sur l'attitude de deux grands papes par le correspondant romain du New York Times.
Un volume de 446 pages. 250 fr.
le portulan

GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

VIENT DE PARAITRE
PIERRE BENOIT
de l'Académie française
L'OISEAU DES RUINES
Le cadre : les Landes
L'héroïne : Agathe
180 fr.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JUN 19 1947

PHILATÉLIE

UNE SÉRIE AUTRICHIENNE PEU CONNUE

Au mois de mai 1945, la République autrichienne recommençait d'exister aux yeux du monde. Les derniers timbres Hitler furent surchargés et de nouvelles émissions purement nationales furent aussitôt mises en chantier ; plusieurs, très artistiques, dont celle qui a été dédiée à la reconstruction de la cathédrale Saint-Etienne, ont maintenant renoué la tradition des belles émissions d'avant guerre.

Selon nos catalogues, la dernière émission autrichienne est la série du Nouvel An, parue le 12 décembre 1937. Le 13 mars de l'année suivante, l'Autriche était annexée, et, à partir du 4 avril, seuls les timbres allemands avaient cours.

Entre ces deux dates se place l'émission d'une série de propagande autrichienne dont l'existence est peu connue et qui a été émise par le *Front patriotique national*, le parti du chancelier Schuschnigg.

Cette série était-elle simplement destinée à recueillir des fonds de propagande pour le plébiscite qui devait avoir lieu le 13 mars 1938 ? On l'ignore. Le 11 mars, Schuschnigg était remplacé par Seyss-Inquart, le 14, Hitler entrait à Vienne et ces vignettes n'ont plus maintenant qu'une valeur historique. Elles sont héliogravées, toutes du même format horizontal, et non dentelées verticalement. L'insigne du parti, la croix dite « potencée », se retrouve sur chacune. Les valeurs sont les suivantes : 5 groschen rose, jeunes gens. Légende : « Nous les jeunes, nous sommes prêts. » 10 gr. violet, Autrichiens en costumes régionaux : « Nous sommes la patrie. » 20 gr. ardoise, soldats autrichiens : « Notre force sert la paix. » 50 gr. vert, insignes des métiers : « Unis dans nos desseins, unis dans nos travaux. » 1 schilling bleu, carte de l'Autriche et drapeau national : « Servir la patrie dans l'honneur ou se démettre. »

L'UNION POSTALE UNIVERSELLE

Cette année, le Congrès mondial de l'Union postale a choisi Paris pour tenir ses séances.

L'Union postale universelle est déjà une personne vénérable. Née sous le nom d'Union générale des postes, elle est l'organisme international le plus ancien. Son

premier congrès eut lieu, en effet, à Berne, en octobre 1874, et, le 1er juillet 1875, les conventions internationales qu'elle avait fait établir entraient en vigueur.

Le précurseur et l'initiateur d'une union postale entre les différents pays du monde fut un postier danois, Joseph Michaelsen : son nom mériterait d'être aussi connu que celui de Rowland Hill, dont il a en somme parachevé l'œuvre.

L'ingénieux anglais avait fait aboutir le procédé du timbre adhésif et instauré le

port unique pour les lettres, sans tenir compte des distances, mais ce système ne valait *qu'à l'intérieur* d'un pays. Dans les relations internationales, chaque Etat faisait payer une taxe pour le passage d'une lettre sur son territoire, et les communications lointaines atteignaient des taux extrêmement élevés.

Dès 1859, l'idée de Michaelsen était, comme il l'écrivit lui-même, « que toute lettre exige et reçoit une réponse, que les routes postales et moyens de transport existent déjà ; que les frais de transit seraient couverts indirectement par la réciprocité, et directement par l'augmentation des recettes provenant du plus grand nombre des lettres pour l'étranger ».

A la suite d'accords internationaux, non seulement une lettre pour la Chine coûterait le même prix qu'une lettre pour la Belgique, mais l'unité adoptée devait être, selon Michaelsen, le prix d'une lettre en service intérieur. On n'alla pas aussi loin que le souhaitait le novateur danois, et l'on s'arrêta au principe d'un tarif international toujours supérieur au tarif intérieur ; le progrès était cependant remarquable, et ce système est toujours en vigueur, pour le plus grand bénéfice des usagers.

On remarquera cependant ceci : l'extension extraordinaire qu'ont prise les transports par avion depuis une vingtaine d'années introduit une amélioration constante dans la rapidité, mais les tarifs ne sont pas unifiés, et, surtout, augmentent en proportion de la distance à parcourir. Dans ce domaine, le vieux principe de la distance est donc encore appliqué : il est possible qu'un jour de nouvelles conventions internationales apportent un remède à cette situation.

JACQUES BELLAY.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN A. O. F.

Au cours de sa visite à Dakar, le président Vincent Auriol avait utilisé une voiture Hotchkiss.

AVIS FINANCIER

BANQUE DE L'UNION FRANÇAISE

L'assemblée générale ordinaire tenue le 9 mai 1947, sous la présidence de M. Paul Bavière, a approuvé les comptes de l'exercice 1946, se soldant par un bénéfice de Frs. 43.507.968.

Le dividende a été fixé à Frs. 50 bruts par action.

Les réserves sont en augmentation de Frs. 140.000.000 et il a été reporté à nouveau Frs. 9.283.187.

L'assemblée a réélu administrateur M. Henri Lafond.

Le dividende représenté par le coupon n° 68 sera payable à partir du 15 mai 1947 à raison de Frs. 40 nets, tant pour les actions nominatives que pour les actions au porteur déposées à la Caisse centrale de dépôts et de virements de titres.

HOTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer, plein midi. Près du Casino. 1er ordre. Vue unique sur baie.

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

PP **PERMO**
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LE QUATRIÈME NUMÉRO DE
France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE **15 JUIN**

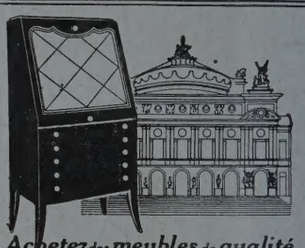
Sommaire :

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE
Fantaisie poétique de Jules SUPERVIELLE

JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR
Nouvelle inédite de Marcel THIRY

LA ROUTE AU TABAC
Pièce en trois actes de J. KIRKLAND
Adaptation française de Marcel DUHAMEL

AU BON MARCHÉ
Maison A. BOUCICAUT, PARIS
TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS
ACHAT AU MAXIMUM
de timbres de tous genres — Lots — Collections — Correspondances —



Achetez des meubles de qualité
Livrés dans toute la France
"Au plus juste prix de revient" de nos ateliers.
Tous modèles sur plans et croquis
Tous styles, tapisseries, décoration. Tissus d'ameublement.
Prix spéciaux pour installations générales.
ECONOMIE ET GARANTIE
ROGER RICARD
Envoi de Catalogue
38, AV DE L'OPÉRA, PARIS
(PLACE DE L'OPÉRA) OPÉRA 79-06

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

2 km. ÉTRETAT, petit manoir normand XVIe, très bon état, 7 pièces princ., confort., dép. gardien. Cour plantée 1 ha 1/2, potager 3.000 m. avec mur et 300 arbres fruitiers. Jolie campagne. Libre à la vente. Docteur GEORGES, 1, rue Mal-Joffre, Le Havre.

Devenez **tout de suite propriétaire de votre terrain de bord de mer** en le **payant sur deux années,** sans formalités. BATZ-sur-MER, LE POULIGUEN, THARON, CROIX-DE-VIE. **POIRIER,** 9, rue Mellier, NANTES.

ILE Pointe de Bretagne, 80 ha rapport exclusivité. Photos. 132, Haussmann, Paris. LAB. : 69-34. **FEAU**

Et. Me **MALLET,** not. Kremlin-Bicêtre. **Av^ue Junot** (XVIIIe). **Hôtel part. entièr. meublé,** tt conf. Gd living-room ouvrant s/terrasse, tél., atel. peint. ou sculp., dépend. Libre à la vte. S'ad. Me **MALLET,** not.

Les bons foies gras **"CHAMPION"**
DES PRODUITS DE QUALITÉ DES PRIX ABORDABLES...
Truffés, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.
VOUS OFFRENT EN RÉCLAME
18 BOITES ASSORTIES DE TOUS PRODUITS F^co 2000.
30 BOITES ASSORTIES PLUS DE 5 Kgs F^co 3000.
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C.C.P. LIMOGES 295.70
TARIF G franco sur demande

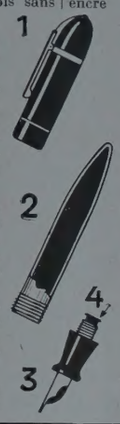
COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

UN STYLO A GRANDE CONTENANCE GARANTI POUR L'EXISTENCE

La capacité de dix stylos.

Le dernier mot n'est pas dit dans l'industrie du stylo. Il y a mieux... Supprimant l'encrier et la panne d'encre, voici le TANK-400. Stylo 100 % français, *breveté*, capable d'écrire des mois sans arrêt... ET GARANTI A VIE.



Il a été conçu, mis au point et réalisé par M. PIERRE BAIGNOL, spécialiste réputé du stylo.

Le TANK-400 ne comporte *aucun* mécanisme. Le corps du stylo *forme cartouche d'encre* (2), interchangeable, à niveau d'encre entièrement visible, utilisant la capacité totale du réservoir.

Le TANK-400 est muni d'un clip de sûreté (1), véritable pièce de mécanique de précision. Détail apprécié, le clip de sûreté n'abîme pas les poches et constitue une garantie contre la perte ou le vol. Sa plume *cylindrique* (3) est aussi une nouveauté. Elle assure le parfait écoulement de l'encre, sous le contrôle d'un *régulateur de pression* (4).

Fabriqué en PLEXIGLAS, il est *incassable*. Les clips, joncs et plume sont en métal doré or fin, pratiquement *inaltérables*.

Les cartouches d'encre sont garnies de *bleu radio ou bleu noir Stephens*, encre extra-fluide, de réputation mondiale.

Le TANK-400 est livré en écrin de luxe, avec quatre cartouches de rechange, de quoi écrire plus *d'un an sans arrêt*.

C'est le stylo moderne et chic, outil de travail sérieux, et attendu par l'homme de lettres, le journaliste, l'homme d'affaires, le comptable, l'étudiant.

Le TANK-400 et ses cartouches de recharge sont vendus par tous les spécialistes du stylo.

TRÈS IMPORTANT. — *Où que vous soyez, si le* TANK-400 *ne vous donne pas satisfaction entière, présentez votre bon de garantie au spécialiste de la ville, il sera échangé immédiatement et sans frais.*

GROS : ETABLISSEMENTS PIERRE BAIGNOL ET Cie, 19, rue de Sartoris, à LA GARENNE-COLOMBES (Seine).

CLIMATISEZ VOTRE VOITURE...

Automobilistes, adoptez le "VOLET DÉFLECTEUR" D. P. qui, grâce à son système de rotation complète, renouvellera continuellement l'air, à l'intérieur

de votre voiture, en évitant tout courant d'air préjudiciable à votre santé.

ETABLISSEMENTS DUPRÉ ET PERRIN, 15, rue Louis-Blanc, Levallois (Seine). Tél. Per. 49-12 et 49-13. Pose gratuite à Levallois. Port gratuit en Province. Notice F sur demande.

L'ESSENCE EST RARE...

...chère et, surtout, de mauvaise qualité. Elle provoque un *calaminage* rapide, le moteur « cliquette », les reprises sont médiocres.

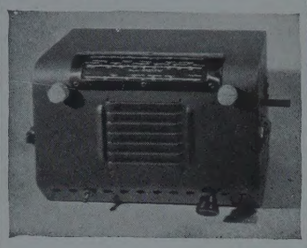
Pour remédier à ces inconvénients et assurer le *graissage rationnel* et la protection des hauts de cylindres, il suffit d'ajouter un comprimé STICOÏDS à 5 litres d'essence.

STICOÏDS : *le fortifiant des moteurs fatigués.*

La boîte de 40 comprimés (pour 200 litres) : 40 francs. Baisse générale assurée. Vente en gros aux commissionnaires : S. T. I. C., 36, boulevard de la Bastille. Paris (12e). Tél. : DOR. 70-30.

LE RADAR 47

Une sélectivité et une puissance inconnues jusqu'à ce jour, un antiparasitage idéal conçu directement sur le châssis évitant ainsi l'obligation d'isoler les bougies et la dynamo de la voiture, un encombrement minimum permettant son installation aussi bien sur la Simca-5 que sur la Super 8-cylindres, enfin : un poste radio-voiture qui n'a rien à envier aux postes américains les plus récents, tel se présente le « RADAR 47 » que viennent de mettre au point, après de longues et minutieuses études, les ingénieurs et techniciens des *Constructions Radio-Électriques J. Walther*.



Cet appareil, conçu selon la dernière technique, réunit tous les suffrages et sera demain sur toutes les voitures.

C'est une création des *Constructions Radio-Electriques J. Walther*, 37 et 39, boulevard Gouvion - Saint-Cyr, à Paris (17e).

DÉFENDEZ VOTRE BIEN

Le succès d'un cambriolage dépend plus encore de la négligence de la victime que de l'audace du cambrioleur...

Le rôle de TÉLÉMATIC est de déceler toute tentative d'effraction ou d'intrusion à l'égard des locaux ou objets qu'il protège, de donner l'alarme et, par là, de contraindre le malfaiteur à la retraite.

Des *dispositifs détecteurs* appropriés aux risques les plus variés décèlent les premiers efforts d'intrusion des malfaiteurs. Ils transmettent leurs perceptions, grâce au circuit électrique sur lequel ils sont intercalés, à un tableau central qui les traduit en alarme sonore et lumineuse.

Tous ces éléments, détecteurs, circuits, tableaux de commande, sont rigoureusement *inviolables*. Toute tentative de sabotage, de jour comme de nuit, est immédiatement décelée et signalée. L'installation est donc autoprotégée.

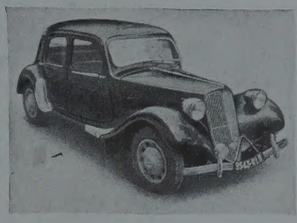
C'est assez dire que de telles garanties excluent l'utilisation d'éléments quelconques collectés au hasard et ne peuvent être offertes que par un installateur alliant, comme TÉLÉMATIC, la technique la plus récente à une expérience de longue date.

Pour tous renseignements, s'adresser à : LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). Éto. 06-30.

LA PARURE UTILE

Tous les sabots d'ailes « ROBRI » ont leur utilité. Les modèles pour l'arrière sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour l'avant, des types « 272 » et « 274 », se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*.

Ces pièces, fabriquées en aluminium moulé, imbosselables, font office de *protecteurs latéraux* contre les chocs. D'un fini irréprochable, dans la ligne



sobre et nette des autres accessoires (phares, pare-chocs, etc.), les sabots d'ailes *Robri* sont de véritables *enjoliveurs*, inoxydables, très facilement adaptables.

Robri fabrique également des butoirs de pare-chocs, des flammes pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la Citroën. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires. Documentation sur demande à SAAP-ROBRI, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

LE RÉGLAGE AUTOMATIQUE DES MONTRES

Au stand 5350, hall 53, de la Foire de Paris, l'HORLOGERIE M. P. expose une ingénieuse machine à régler les montres assurant à ce réglage une précision inconnue jusqu'alors. Chacun pourra y faire régler sa montre automatiquement et admirer les belles réalisations qui placent la maison M. P. en tête de l'industrie horlogère française, au double point de vue de la technique et de l'art.

8, place de la Madeleine, Paris.

VITREX A LA FOIRE DE PARIS

Parmi les exposants on remarque notamment le stand de la SOCIÉTÉ VITREX, où sont exposés les châssis, maintenant bien connus de tous.

Le public peut y constater toutes les possibilités des châssis VITREX, qui permettent d'avancer, de cultiver les primeurs les plus rares et d'avoir la joie de les récolter en abondance.

Visitez le stand VITREX.

Notice sur demande à VITREX, 48 *bis*, rue La Fayette, Paris.

La prochaine rubrique « Échos et Nouveautés » sera consacrée au compte rendu de la Foire de Paris.

Pour y paraître, adressez-vous de toute urgence au DÉPARTEMENT-RÉGIE DE LA PUBLICITÉ MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRInité 45-11 et 12.

Le Gouvernement vient de prendre les mesures nécessaires pour ramener, dès cette année, les dépenses courantes de l'État au niveau de ses ressources normales.

Cet équilibre constitue une étape importante dans la voie du redressement financier. Il en résulte que **l'Épargne** nationale, dont dépend la reconstitution du potentiel économique du pays, ne servira plus, en aucun cas, à combler un déficit de fonctionnement des services publics.

Les **Bons de la Reconstruction,** dont l'émission a commencé, donnent aux souscripteurs une garantie plus précise encore : les fonds recueillis, déposés au Crédit National en attendant la Caisse Autonome qui sera chargée du financement des investissements publics, **seront affectés uniquement aux dépenses de la Reconstruction.**

Les Bons de la Reconstruction sont à 3 ans d'échéance et portent intérêt au taux de 2,50 % l'an. Comme cet intérêt est payé d'avance, comme le prix d'émission est de 925 fr. pour 1.000 fr. de valeur nominale, les bons rapportent effectivement 8,10 % en 3 ans, revenu net de tous impôts (y compris l'impôt général).

Les Bons de la Reconstruction **seront admis à tout moment, en souscription de n'importe quel emprunt émis, pour les besoins de la Reconstruction,** par l'État, par le Crédit National ou par des groupements de sinistrés.

Les porteurs, **tout en restant dans l'anonymat,** pourront se garantir contre les risques de perte, de vol, de destruction, grâce à un procédé nouveau de domiciliation, appliqué ici pour la première fois.

Souscrire aux Bons de la Reconstruction, c'est participer activement au relèvement de la France en faisant **un placement commode et avantageux.**

On se renseigne à la banque, à la poste, chez le notaire, chez les comptables du Trésor, etc.

JUIN 19 1947

TECHNIQUE ÉPROUVÉE
FORME NOUVELLE

AVEC BLOC
DE RECHANGE
530 F.
BAISSE LÉGALE
DÉDUITE
TAXE LOCALE
EN SUS

ÉCHANGE STANDARD
DU BLOC USAGÉ
67 F. 50

le nouvel
EXCELSIOR
DE
BAYARD
le stylo
sans reproche

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947
Imprimeur no 33.